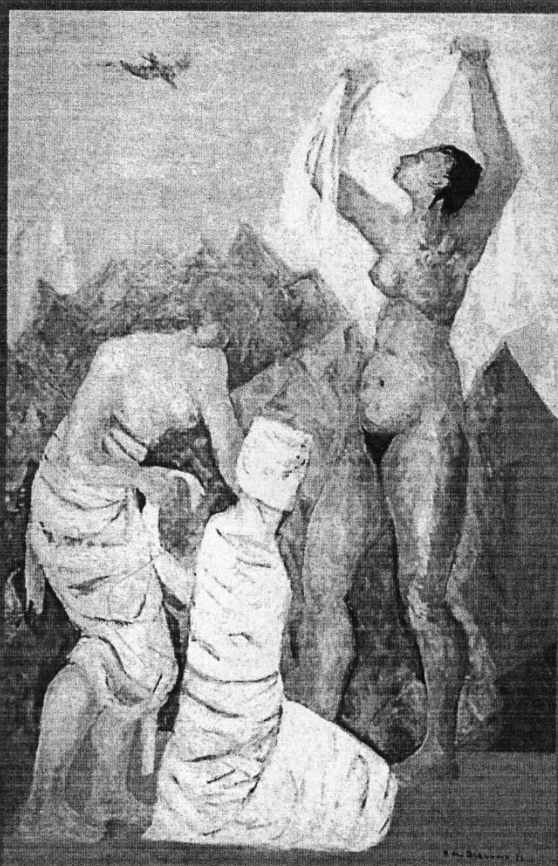


Thomas Stauder (éd.)

Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance

Contributions interdisciplinaires
de cinq continents



gn Gunter Narr Verlag Tübingen

edition l'endemain 8

Thomas Stauder (éd.)

Simone de Beauvoir
cent ans après sa naissance

Contributions interdisciplinaires
de cinq continents



Gunter Narr Verlag Tübingen

Für Angela und Aurelia.

Umschlagabbildung: H el ene de Beauvoir, *Hommage au Women's Liberation* (1975).
Abdruck mit Erlaubnis des Inhabers der Rechte.

Gedruckt mit freundlicher Unterst utzung der Fritz und Maria Hofmann Stiftung, der Luise
Prell Stiftung und der Dr. Alfred Vinzl Stiftung.

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen National-
bibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

  2008 · Narr Francke Attempto Verlag GmbH + Co. KG
Dischingerweg 5 · D-72070 Tübingen

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich gesch tzt. Jede Verwertung außer-
halb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig
und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen
und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.
Gedruckt auf säurefreiem und alterungsbeständigem Werkdruckpapier.

Internet: <http://www.narr.de>
E-Mail: info@narr.de

Printed in Germany

ISSN 1861-3934
ISBN 978-3-8233-6422-1

Table des matières

THOMAS STAUDER (Erlangen-Nuremberg, Allemagne)	
L'actualité internationale et interdisciplinaire de Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance	9

Aspects (auto)biographiques

ADELINÉ CAUTE (Vancouver, Canada)	
Françoise de Beauvoir par Simone de Beauvoir : questions de maternité	45
BARBARA SCHULZ (Berlin, Allemagne)	
Avoir quelque chose à dire : Le pouvoir des sentiments chez Simone de Beauvoir	57
LOUKIA EFTHYMIU (Athènes, Grèce)	
Les voies du voyage chez Simone de Beauvoir et quelques autres universitaires	79
BRIGITTE LEGUEN (Madrid, Espagne)	
La correspondance entre Beauvoir et Sartre	89
ADELAÏDE MOKRY (Genève, Suisse)	
L'atout sartrien des mémoires : stratégies du jeu beauvoirien	107
GUILLAUME MORICOURT (Sologne, France)	
Le lesbianisme caché de Simone de Beauvoir et <i>Le deuxième sexe</i>	121
GISLINDE SEYBERT (Hanovre, Allemagne)	
Simone de Beauvoir : <i>Un amour transatlantique</i> . Le vécu contrariant l'esprit critique et vice versa.	133

NATHALIE DEBRAUWERE-MILLER (Nashville, Tennessee ; U.S.A.)

L'amour transi de Simone de Beauvoir 141

JUANA MARÍA GONZÁLEZ MORENO (Trujillo, Pérou)

Une mort très douce, de Simone de Beauvoir.

Une relecture à partir du paradigme de l'émotion. 159

PIERRE-LOUIS FORT (Paris, France)

Le deuil à l'œuvre : *La cérémonie des adieux* 169

MÁRCIA DE ALMEIDA / JOVITA MARIA GERHEIM NORONHA
(Juiz de Fora, Brésil)

Interfaces entre écriture de soi et essai

chez Simone de Beauvoir 177

JEFFNER ALLEN (Binghamton, New York ; U.S.A.)

Dans les rouages étincelants du mythe toujours

en mouvement : Dé-composer « Beauvoir » 191

Aspects philosophiques

KATHERINE ARENS (Austin, Texas ; U.S.A.)

Pyrrhus et Cinéas : Un nouvel empire

de l'écriture philosophique 199

JULIANA B. DE ALBUQUERQUE (Pernambuco, Brésil)

Tous les hommes sont mortels :

Un essai au sujet de la dialectique de Maîtrise et Servitude 211

KAREN GREEN / NICHOLAS ROFFEY (Melbourne, Australie)

Reconnaissance et le drame hégélien de la femme

dans *Le deuxième sexe* 221

SUSANNE MOSER (Vienne, Autriche)

Entre l'altérité absolue et la reconnaissance des différences :

Aspects de l'autre chez Simone de Beauvoir 235

EVA D. BAHOVEC (Ljubljana, Slovénie)	
Beauvoir et la psychanalyse	243
ANNICK HOUEL (Bron/Lyon, France)	
« Deux bêtes nues qui s'affrontent » : Sexualité féminine et/ou maternelle ?	253
THOMAS STAUDER (Erlangen-Nuremberg, Allemagne)	
Simone de Beauvoir et les perversions du marquis. Une relecture de <i>Faut-il brûler Sade</i> ?	261
GRAZIELLA-FOTINI CASTELLANOU (Thessalonique, Grèce)	
Repenser la science à travers l'œuvre de Simone de Beauvoir : <i>Une mort très douce</i>	275
CLAUDINE MONTEIL (Paris, France)	
<i>La vieillesse, l'autre scandale</i>	287
Aspects littéraires	
ERIC LEVEEL (Stellenbosch, Afrique du Sud)	
<i>Quand prime le spirituel</i> : Beauvoir avant Beauvoir	299
CAROLLE GAGNON (Sudbury, Ontario ; Canada)	
L'intentionnalité dans <i>Les mandarins</i> : La mise en récit de la double énigme d'un monde qui a perdu son sens et de l'existence même de ce monde comme constitution de la conscience d'Anne Dubreuilh, survivante	309
ANNLAUG BJØRSNØS (Trondheim, Norvège)	
La morale réaliste de Simone de Beauvoir : Le cas des <i>Belles images</i>	321
SYLVIE LOIGNON (Caen, France)	
Sage comme une image	339
CHANTAL BERTRAND-JENNINGS (Toronto, Canada)	
Vers une éthique de l'authenticité : <i>La femme rompue</i>	349

Réception et actualité

MOJGAN MAHDAVI ZADEH (Ispahan, Iran)	
La philosophie beauvoirienne et le féminisme en France	385
ABDERHAMAN MESSAOUDI (Paris, France)	
Le cas Beauvoir en philosophie. Réflexions sur un « retour ».	393
CLAUDIA GATHER (Berlin, Allemagne)	
Simone de Beauvoir : Une classique de la sociologie féministe allemande ?	405
EVELYNE CUDEL (East-Lansing, Michigan ; U.S.A.)	
De son art à l'actualité de son éthique : Nouveaux espoirs pour <i>Les bouches inutiles</i> , unique expérience théâtrale de Simone de Beauvoir	421
BART VAN LEEUWEN / KAREN VINTGES (Amsterdam, Pays-Bas)	
L'existentialisme français d'un point de vue multiculturel : Une politique de la différence dans les philosophies de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre	435
ANDREA DURANTI (Cagliari, Italie)	
La « mort de Dieu » dans la pensée de Simone de Beauvoir et la religion « esthétique » dans le monde post-global	457
Les auteurs de ce livre	467

Thomas Stauder

L'actualité internationale et interdisciplinaire de Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance

Dans les manuels de théorie féministe ou de « gender studies » parus au début du 21^{ème} siècle, si généralement on reconnaît avec respect que l'œuvre majeure beauvoirienne *Le deuxième sexe* « a fait époque » (Lindhoff: 1), il s'agit quelquefois seulement d'un devoir à remplir à l'égard d'un membre d'une autre génération, dont les idées semblent surmontées par des paradigmes de dernier cri. Et on ne peut pas nier que depuis 1949 il s'est produit beaucoup de choses dans le domaine de la recherche féministe de caractère philosophique : Lacan et Derrida, mais aussi Cixous et Irigaray se sont pour la plupart détachés des catégories et axiomes beauvoiriens. Cependant on peut montrer que Simone de Beauvoir inspire encore aujourd'hui avec sa pensée la formation de la théorie féministe et qu'elle n'est pas devenue un fossile relégué à une vitrine du musée imaginaire des pionnières de l'émancipation. Une des rares chercheuses à avoir reconnu cette influence dans sa juste mesure est Heike Paul, auteure d'un bref article sur Simone de Beauvoir dans le *Metzler Lexikon Gender Studies* dirigé par Renate Kroll ; elle fait observer que la conception beauvoirienne de l'identité sexuelle comme « situation » est apparentée à la notion de genre comme « performativité » de Judith Butler (Kroll: 34-35), ce qui à première vue ne manque pas de surprendre, car normalement on pense que la philosophe américaine a contribué à faire oublier *Le deuxième sexe* (cf. Bublitz ou Hoff). Ce qui distingue la pensée de Butler de celle de Beauvoir, c'est entre autre la conviction que le sexe biologique est aussi un modèle performatif conditionné par les discours du pouvoir social (avec une référence théorique à Foucault) ; selon Butler, une personne confinée par la nature dans le corps d'une femme ne doit pas nécessairement développer une identité féminine et aussi la dichotomie entre hommes et femmes avec le désir hétérosexuel y correspondant (qu'on fait passer pour « normal ») serait une invention culturelle et pas une loi de la nature (ce qui explique pourquoi Butler est aujourd'hui si souvent citée dans la « queer theory » ; cf. Kilian et Raucht). La publication de *Gender Trouble* en 1990 impulsa sans doute une nouvelle orientation dans la recherche féministe, mais cela ne signifie pas que Butler ait fait « tabula rasa » de toutes les découvertes du passé. Dans le chapitre III de ce livre (« Gender: The Circular Ruins of Contemporary Debate »),

l'américaine cite la plus fameuse phrase de *Le deuxième sexe*, « On ne naît pas femme : on le devient. » (Beauvoir 1949: II, 13), pour en donner une interprétation révolutionnaire ; selon elle, la direction de ce processus de l'adoption d'un sexe social n'est pas fixée dès le début mais peut être librement choisie : « Implied in her formulation is an agent, a *cogito*, who somehow takes on or appropriates that gender and could, in principle, take on some other gender. » (Butler 1990: 12) De la constatation que pour Beauvoir « être femme » est une situation et non une facticité (Beauvoir 1949: I, 14), Butler tire comme conclusion que même la perception des différences anatomiques entre hommes et femmes est déjà un produit culturel : « If *the body is a situation*, as she claims, there is no recourse to a body that has not already been interpreted by cultural meanings; hence, sex could not qualify as a prediscursive anatomical facticity. » (Butler 1990: 12) Avec des assertions audacieuses de ce type, Butler dépasse Beauvoir, ou plus exactement, elle la recrute comme témoin pour sa propre théorie plus moderne ; mais en agissant ainsi, elle montre que la pensée beauvoirienne continue à stimuler sa réflexion. Je renonce à la citation d'autres passages de *Gender Trouble* où Butler se réfère aussi à Beauvoir ; pour conclure, je voudrais mentionner uniquement que dans son dernier ouvrage, *Giving an Account of Oneself*, elle la prend encore comme modèle pour un raisonnement éthique (Butler 2005: 45).

Le grand nombre de monographies consacrées à Simone de Beauvoir et publiées dans le monde entier dans la période précédant le centenaire du 9 janvier 2008 montre la vigueur de l'intérêt pour sa vie et son œuvre, non seulement de la part des universitaires, mais aussi de la part des auteurs-journalistes et des lecteurs (ou des lectrices) grand public. Dans ce qui suit, je présenterai brièvement quelques exemples provenant de France et d'Allemagne. Pour un compte-rendu plus exhaustif de ces ouvrages, je renvoie à mon introduction au dossier Simone de Beauvoir dans la revue *Lendemain*, qui paraîtra au même moment que ce volume collectif. Qu'on ait prêté beaucoup plus d'attention à sa biographie qu'à ses écrits peut être expliqué d'un côté par la réalisation de ses idéaux de liberté féminine dans sa manière de vivre, et de l'autre côté par le fait qu'une vie avec ses épisodes concrets est plus facile à conter à de non-spécialistes qu'une œuvre philosophique et littéraire assez exigeante. Ceci se voit clairement dans les biographies popularisées (mais tout de même d'un niveau acceptable) de Bernadette Costa-Prades (2006), Ingeborg Gleichauf (2007) et Marianne Stjepanovic-Pauly (toujours de 2007), qui dans leur style ressemblent à des romans et qui négligent de mentionner certains détails moins sympathiques de la vie beauvoirienne, en favorisant une idéalisation complète. La biographie rédigée par la fille adoptive Sylvie Le Bon de Beauvoir avec Jacques Deguy mérite un jugement similaire. Bien que les auteurs soient très bien informés,

ils n'admettent pas que Simone de Beauvoir ait pu commettre quelque acte à condamner d'un point de vue éthique, mais la blanchissent de manière posthume de toutes fautes. À côté de ces biographies hagiographiques, ils existent heureusement aussi quelques livres qui traitent de la vie beauvoirienne avec la nécessaire distance critique ; parmi ceux-ci, des éloges particuliers sont dus à ceux d'Huguette Bouchardeau (2007), Danièle Sallenave (2008) et Jean-Luc Moreau (toujours de 2008). Tous les trois ont consulté non seulement les mémoires écrites de la propre main de Simone de Beauvoir – où elle a tendance à styliser et embellir sa vie –, mais aussi ses lettres et journaux publiés pour la plupart après sa mort, où elle parle avec plus de franchise de certains détails scabreux. Parmi les monographies consacrées surtout à son œuvre, il faut mentionner *Simone de Beauvoir philosophe* de Michel Kail (qui souligne l'indépendance de son raisonnement par rapport à celui de Sartre) et *Contextualiser «Le Deuxième sexe»* de Doris Ruhe (un « index raisonné des noms propres »), les deux parues en 2006, *Simone de Beauvoir* de Doris Pelz (avec un commentaire bien structuré de toutes les œuvres), *Simone de Beauvoir und das andere Geschlecht* de Hans-Martin Schönherr-Mann (qui confronte les idées beauvoiriennes à la discussion actuelle sur le genre en Allemagne) et *Beauvoir dans tous ces états* de Ingrid Galster, probablement la meilleure spécialiste beauvoirienne de langue germanique (qui présente ici une collection d'articles), les trois de 2007, et finalement l'ouvrage collectif de 2008 dirigé par Julia Kristeva (*(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du «Deuxième Sexe» à «La Cérémonie des adieux»* (qui réunit les contributions au colloque de Paris de janvier 2008).

Le présent volume, comprenant des essais de chercheurs provenant de tous les continents du globe terrestre et qui en outre viennent de plusieurs disciplines académiques, voudrait être une preuve de plus du rayonnement de la vie et de l'œuvre de Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance. La distribution des articles sur quatre sections – « Aspects (auto)biographiques », « Aspects philosophiques », « Aspects littéraires » et « Réception et actualité » – aspire à faciliter la lecture de ce recueil mais les frontières entre ces sections ne sont pas rigides, car en réalité ces aspects se chevauchent souvent (ainsi on trouve par exemple dans les romans beauvoiriens aussi bien des éléments philosophiques que des éléments autobiographiques). Ces entrecroisements peuvent même constituer un avantage pour le lecteur ; il comprendra que les différentes parties de l'œuvre beauvoirienne ne sont pas isolées mais étroitement apparentées et ceci lui permettra de pénétrer toujours plus profondément dans l'univers fascinant de l'auteure de *Le deuxième sexe*.

Je voudrais remercier Madame Aurélie Denoyer (Berlin) qui m'a aidé à préparer les articles de ce volume pour la presse en contrôlant avec soin la

qualité du français. Je tiens également à remercier trois fondations universitaires pour avoir soutenu ce projet financièrement : la « Dr. Alfred Vinzl-Stiftung », la « Fritz und Maria Hofmann-Stiftung » et la « Luise Prell-Stiftung », auxquelles je souhaite rendre hommage.

Aspects (auto)biographiques

La série des contributions consacrées à des thèmes biographiques – ce qui dans le cas de Simone de Beauvoir implique presque toujours l'obligation de tenir compte aussi de la perspective autobiographique, à travers les quatre tomes de ses mémoires publiés entre 1958 et 1972 – est inaugurée par **Adeline Caute** (Université de Colombie-Britannique, Vancouver ; Canada). Dans « **Françoise de Beauvoir par Simone de Beauvoir : questions de maternité** », elle analyse comment Simone assimile la difficile relation avec sa mère par l'écriture, des *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958) jusqu'à *Une mort très douce* (1964). Bien que seulement six années séparent la publication de ces deux ouvrages, l'image de la mère change complètement après la mort de celle-ci ; en 1964, on peut constater le résultat d'un développement à l'intérieur de l'auteure, et Caute parle avec raison d'« un examen psychanalytique du rapport à la mère, visant une entente thérapeutique posthume ». Dans les *Mémoires*, Beauvoir avait commencé le récit de son enfance en comparant sa mère « lointaine » avec la bonne, plus accessible : « C'est à Louise que j'ai dû la sécurité quotidienne » (Beauvoir 1958: 10). Mais à part cela, à cette époque, la jeune Simone admire encore sa mère, précisément à cause de ses qualités traditionnellement « féminines », qu'elle combattrait plus tard en devenant une adolescente en quête d'émancipation. Quand elle révèle à ses parents ses ambitions professionnelles et leur explique qu'elle voudrait gagner sa vie comme professeur de lycée, son père montre plus de compréhension pour ce désir d'indépendance que sa mère. Simone reconnaît alors « l'oppression religieuse, sociale et idéologique à laquelle Françoise collabore ou, du moins, sous l'influence de laquelle elle se trouve prise ». Comme Caute l'expose de manière convaincante, Madame Mabile, la mère de Zaza, l'amie de jeunesse de Simone, représente par contre dans les *Mémoires* la « figure de la maternité triomphante », car elle réussit – à la différence de Françoise – à maintenir intacte son influence sur sa fille. Dans *Une mort très douce*, lors du récit douloureux mais à première vue très sec de l'agonie de sa mère, Beauvoir vient à bout de la perte d'une personne jusqu'à ce moment désapprouvée et qu'elle estime à sa juste valeur seulement une fois que cette dernière est disparue ; l'écriture devient travail de deuil. Elle n'accepte toujours pas sa mère comme modèle de rôle – car selon Simone, Françoise a vécu comme victime du patriarcat –, mais reste touchée sur le plan sentimental : « Mon désespoir échappait à mon contrôle

[...]. Ma propre bouche [...] ne m'obéissait plus : j'avais posé celle de maman sur mon visage et j'en imitais malgré moi les mimiques. » (Beauvoir 1964: 43-44).

Barbara Schulz (psychologue et psychothérapeute à Berlin, Allemagne) interprète dans « **Avoir quelque chose à dire : Le pouvoir des sentiments chez Simone de Beauvoir** » la décision beauvoirienne de se consacrer à la littérature comme tentative d'assimiler et surmonter certains traumatismes enfantins. Mais Schulz suppose qu'à l'époque où elle rédigeait les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Beauvoir avait déjà oublié ou refoulé une partie de ses souffrances de jeunesse, car entre-temps elle était devenue une écrivaine reconnue et admirée, et elle avait aussi pu réaliser tous ses rêves dans sa vie privée. Elle raconte néanmoins dans ses *Mémoires* que ses parents brisaient sa volonté par des interdictions dont le sens lui échappait, qu'elle recevait des punitions si elle n'obéissait pas : « Partout je rencontrais des contraintes, nulle part la nécessité » (Beauvoir 1958: 19). Avec une référence à la recherche psychologique sur les traumatismes, Schulz explique que jusqu'à un certain âge l'enfant n'est pas encore capable de questionner l'autorité de ses parents ; il impute à lui-même la faute des conflits surgis, ce qui peut le conduire à s'accuser d'une manière masochiste et pathogène. Schulz découvre dans les *Mémoires*, à plusieurs reprises, des traces des chagrins émotionnels de la petite Simone. À huit ans, elle était déjà devenue moins exubérante et plus craintive qu'avant, et elle dit avoir souvent pleuré pendant la nuit à ce moment-là. Quand à dix-sept ans elle commence à tenir un journal, ceci représente une tentative de créer pour elle-même une zone au-dehors du contrôle de ses parents, où elle essaie de trouver la nécessaire assurance : « Personne ne m'admettait telle que j'étais, personne ne m'aimait : je m'aimerais assez, décidai-je, pour compenser cet abandon. [...] Dans mon journal je dialoguai avec moi-même. » (Beauvoir 1958: 264) En passant par la littérature, elle trouvera effectivement au cours des années la reconnaissance recherchée (son premier succès fut le roman *L'invitée*, de 1943) ; mais Schulz affirme qu'elle aurait eu besoin d'un accompagnement psychanalytique afin de guérir de ses blessures intérieures. Se référant aux théories de Margot Mitscherlich, Schulz explique le comportement parfois sadique de Simone de Beauvoir à l'égard de certaines de ses « élèves » (ces jeunes femmes exploitées sexuellement par elle et Sartre avant d'être expédiées sans regret) comme conséquence de son propre masochisme enfantin.

Loukia Efthymiou (Université d'Athènes, Grèce) traite de la phase de la vie beauvoirienne quand celle-ci exerçait déjà le métier de professeur ; dans « **Les voies du voyage chez Simone de Beauvoir et quelques autres universitaires** » elle compare les récits des voyages beauvoriens entrepris dans les années trente (et rappelés en 1960 dans *La force de l'âge*) avec les

souvenirs d'autre voyageuses de la même époque. Ce « groupe de comparaison » est constitué par six collègues de l'enseignement, dont trois avaient étudié les sciences humaines et trois les sciences naturelles. Ces femmes ont publié leurs impressions de voyage dans le *Bulletin de l'Association des élèves et anciennes élèves de Sèvres* entre 1928 et 1934. Efthymiou se fixe pour but de mieux comprendre par cette opposition le sens de ces déplacements pour Simone de Beauvoir, la spécificité de la réaction beauvoirienne à l'« autre » dans les pays visités, et sa manière particulière de les raconter. Ses destinations se trouvaient pour la plupart en Europe, avec une unique exception : l'Espagne (1931 et 1932), l'Angleterre (1933), l'Italie (1933 et 1936), l'Allemagne et l'Autriche (1934), la Tchécoslovaquie (1934), la Suisse (1935), la Grèce (1937) et le Maroc (1938). Efthymiou montre que Beauvoir cherchait à l'étranger surtout le dépaysement et qu'elle percevait uniquement le côté pittoresque des populations et des coutumes observées par elle. À ce moment-là, elle ne possédait pas encore une conscience politique vigilante, ni une sensibilité spéciale pour la situation des femmes. En 1960, Beauvoir regretta sa naïveté pendant cette période, dont Sartre se rendait aussi coupable :

Dans les années 30, tout en nous indignant contre l'injustice du monde, il nous arrivait, surtout en voyage où le pittoresque nous égarait, de la prendre pour une donnée naturelle. [...] Par l'étourderie et la mauvaise foi, nous nous défendions contre les réalités qui auraient risqué d'empoisonner nos vacances. (Beauvoir 1960: 346-347)

C'est seulement en décrivant son séjour au Maroc qu'elle critique exceptionnellement la politique coloniale française et la souffrance des indigènes : « À Casablanca, le quartier européen nous ennuya ; nous cherchâmes les bidonvilles que nous eûmes que trop de facilité à trouver ; la vie y était encore plus affreuse que dans les plus affreux quartiers d'Athènes, et c'était une œuvre française ; nous les traversâmes hâtivement : nous avions honte. » (Beauvoir 1960: 375-376) Mais chez ses collègues, on ne trouve même pas ce minimum d'engagement social ; Efthymiou montre que les autres professeurs se limitent à rassembler des informations anodines sur les pays visités et de les préparer d'une manière presque pédagogique pour le public français (ce qui n'est pas du tout le cas chez Beauvoir).

Brigitte Leguen (Universidad Nacional de Educación a Distancia, Madrid ; Espagne) se base pour son article au sujet de « **La correspondance entre Beauvoir et Sartre** » non seulement sur les *Lettres à Sartre* publiées en 1990 de manière posthume par Sylvie Le Bon de Beauvoir, mais aussi sur les *Lettres au Castor* de Sartre rendues public en 1983, lesquelles en constituent le nécessaire complément. Cependant les deux recueils parurent sous des conditions très différentes. Quand Beauvoir préparait la publication de la correspondance de son « amour nécessaire » décédé trois ans auparavant,

elle était obligée de ménager plusieurs personnes, entre autres la fille adoptive sartrienne Arlette Elkaïm (devenue exécutrice testamentaire), tout comme les amantes de Sartre mentionnées dans ses lettres (dont elle changea systématiquement les noms). En 1990 par contre les deux parties du couple mythique étaient morts, ce qui facilita la tâche de Sylvie Le Bon de Beauvoir. Les deux tomes des *Lettres à Sartre* couvrent la période allant de 1930 à 1963 et constituent une source précieuse pour une meilleure compréhension de la vie et de l'œuvre beauvoirienne. Ce qui frappe le lecteur d'aujourd'hui, c'est le fait que, même dans leur correspondance intime, Sartre et Beauvoir n'aient jamais renoncé à se vouvoyer. Une autre particularité remarquable est le fait que l'intensité de leur relation amoureuse n'ait jamais été troublée par les nombreux « amours contingents » des deux côtés. Leguen partage l'opinion de Michèle Le Dœuff, selon laquelle l'union entre Sartre et Beauvoir – malgré le fameux « pacte » qui autorisait des libertés non conventionnelles – reproduisait en substance le mariage bourgeois, dans le cadre duquel des amantes ou des amants étaient permis si elles ou ils ne mettaient pas en danger la stabilité du couple central. Ce qui distingue les lettres de Sartre et Beauvoir, c'est la brutalité avec laquelle ils parlent de leurs « amours contingents » ; tous les deux n'hésitent pas à mentionner aussi des détails physiques plutôt répugnants (ainsi Beauvoir décrit par exemple l'odeur corporelle désagréable de Bianca Bienenfeld – qui servait aussi d'amante à Sartre – ce qui provoquait sa gêne au lit). Dans cette correspondance croisée, on peut en outre observer avec quel manque de scrupules Sartre et Beauvoir ont manipulé et blessé certaines de ces jeunes femmes qui leur faisaient confiance (ici on pourrait mentionner de nouveau Bianca Bienenfeld, traitée à la fin avec beaucoup de cynisme).

L'essai d'Adélaïde Mokry (Université de Genève, Suisse), « **L'atout sartrien des mémoires : stratégies du jeu beauvoirien** », peut être lu en complément de celui de Brigitte Leguen. L'auteure fait ressortir que, dans ses écrits autobiographiques, Beauvoir présente toujours Sartre comme supérieur à elle sur le plan philosophique et littéraire, ce qui semble être une attitude trop soumise pour une femme qui lutte pour son émancipation. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle constate après sa rencontre avec Sartre : « C'était la première fois de ma vie que je me sentais intellectuellement dominée par quelqu'un. » (Beauvoir 1958: 40) Dans *La force de l'âge*, cette évaluation est confirmée : « Moins donnée que Sartre à la littérature, j'étais comme lui avide de savoir ; mais il mettait bien plus d'acharnement que moi à courir après la vérité. » (Beauvoir 1960: 51) Dans *La force des choses*, Beauvoir confesse avoir reçu de Sartre la suggestion de rédiger *Le deuxième sexe* : « Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même manière qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près. » (Beauvoir 1963: I, 135-136) Mokry montre que dans les romans beauvoiriens entre

L'invitée (1943) et *Les mandarins* (1954) la relation entre les deux sexes est constamment mal équilibrée : « Dans ces romans, l'homme est toujours positivé, du côté de l'action, de l'Histoire, alors que la femme est celle qui est dans l'immanence, souvent proche de la dépression ou de la folie. » Mais – et ici nous trouvons la quintessence du raisonnement de Mokry – Beauvoir n'a pas du tout l'intention d'éterniser la dominance de l'homme sur la femme : elle décrit une société patriarcale et dans celle-ci les hommes sont effectivement encore mieux préparés pour la vie professionnelle et pour tous les postes de pouvoir ; dans le futur, les femmes peuvent espérer égaler ou même surpasser les hommes. Le fait que dans *Les mandarins* ce soit Robert Dubreuilh et pas son épouse Anne qui exerce le métier d'écrivain correspond à la réalité française de l'après-guerre, quand les femmes-écrivaines étaient encore peu nombreuses, ce qui est souligné par Beauvoir dans *La force des choses* : « Beaucoup plus qu'un homme, une femme qui a pour vocation et pour métier d'écrire est une exception. (Ce mot n'est synonyme ni de monstre, ni de merveille ; je le prends dans un sens statistique.) » (Beauvoir 1963: I, 360) À cette époque-là, les hommes surclassent encore les femmes – comme Sartre le fait avec sa compagne –, mais selon Beauvoir, il s'agit d'une phase transitoire de l'histoire de l'humanité ; se comparer aux hommes signifie pour les femmes « une entreprise de légitimation », qui à long terme doit conduire à leur émancipation.

Guillaume Moricourt (Sologny, France) dans « **Le lesbianisme caché de Simone de Beauvoir et *Le deuxième sexe*** » ose aborder un sujet toujours minimisé ou passé sous silence par la concernée jusqu'à sa mort : celui de ses relations sexuelles avec des femmes beaucoup plus jeunes qu'elle. On peut en partie expliquer cette réserve par l'opprobre jeté sur toute activité homosexuelle par la société dans laquelle Beauvoir avait été élevée : en recouvrant d'un voile de silence ces relations pas « normales », elle voulait non seulement se protéger elle-même, mais aussi ses amantes, qui risquaient d'être discriminées dans leurs vies privées et professionnelles. Tandis qu'on trouve à peine une trace de ce thème dans ses écrits autobiographiques publiés au cours de sa vie, elle parle librement de ses expériences sexuelles avec des femmes dans ses lettres à Sartre, Bost et Algren. En révélant ce côté peu connu de la vie beauvoirienne, Moricourt se trouve en excellente compagnie ; deux de meilleures biographies parues à l'occasion du centenaire – *Castor de guerre* de Danièle Sallenave et *Simone de Beauvoir. Le goût d'une vie* de Jean-Luc Moreau – traitent également de ce sujet. Mais ils restent encore aujourd'hui des personnes qui essaient de nier cet aspect un peu scabreux (au moins pour une sensibilité conservatrice) de la sexualité beauvoirienne ; ceci vaut pour Sylvie Le Bon de Beauvoir et Jacques Deguy, qui dans *Simone de Beauvoir. Écrire la liberté* évitent de toucher à ce thème (ce

qui dans le cas de la fille adoptive est compréhensible, car on suppose qu'elle-même a vécu une relation de ce type avec la défunte). Moricourt voudrait surtout montrer que Simone de Beauvoir se sentait dès le plus jeune âge – peut-être à cause d'une particulière disposition hormonale – plus comme un garçon que comme une fille, et que ceci pourrait expliquer pourquoi en devenant adulte elle se sentait attirée sexuellement par des femmes. Il affirme qu'on peut exclure une influence quelconque de la part de l'éducation, car la jeune Simone était élevée exactement de la même manière traditionnelle que sa sœur Hélène. Toujours selon Moricourt, l'acceptation d'une origine biologique de l'orientation sexuelle aurait contredit la thèse principale de *Le deuxième sexe*, à savoir le modelage social de l'identité sexuelle, et Beauvoir se serait donc vu forcée de taire une partie de ses activités sexuelles. Il est vrai que dans le chapitre « La lesbienne » de *Le deuxième sexe*, Beauvoir présente ce type de préférence sexuelle non comme subie, mais comme voulue, selon l'idéal existentialiste : « En vérité l'homosexualité n'est pas plus une perversion délibérée qu'une malédiction fatale. C'est une attitude choisie en situation, c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée. » (Beauvoir 1949: II, 215) À cause du « refus de se faire objet » attribué par Beauvoir à la lesbienne (ibid.: II, 205), elle aurait sélectionné Sartre comme premier partenaire sexuel, car il présentait l'avantage – poursuit Moricourt – de son demi-impuissance et de son aversion pour la pénétration « normale » (dans les *Entretiens avec Sartre*, celui-ci s'appelle « plutôt un masturbateur de femmes qu'un coïteur »). En supposant que cette tendance lesbienne ne se serait pas toujours manifestée avec la même vigueur au cours de sa vie, Moricourt croit aussi pouvoir expliquer pourquoi Simone de Beauvoir a pu entretenir des relations sexuelles « normales » avec des hommes comme Nelson Algren.

Le premier des deux essais dans ce volume consacrés à l'amant américain est « **Simone de Beauvoir : Un amour transatlantique. Le vécu contrariant l'esprit critique et vice versa** » par Gislinde Seybert (Université d'Hanovre, Allemagne). Comme le titre l'indique, elle se base avant tout sur la correspondance entre Beauvoir et Algren publiée en 1997 par Sylvie Le Bon de Beauvoir ; mais elle utilise également le récit de voyage *L'Amérique au jour le jour* de 1948 ainsi que la transposition de cette affaire amoureuse dans le roman *Les mandarins* de 1954. Les lettres réunies dans l'édition de 1997 s'étendent de 1947 à 1967 et montrent selon Seybert « les apories de l'intellectuelle dans le rôle de l'amoureuse affichée qui vit et analyse en même temps sa situation ». Pour Beauvoir, qui au moment de sa rencontre avec Nelson Algren avait déjà presque quarante ans, l'Américain était le premier « grand amour » traditionnel, car aucun des « amours contingents » qu'elle avait connus à côté de Sartre n'avait eu cette importance pour elle. Il semble aussi qu'Algren ait été le premier homme à lui procurer une vraie

jouissance sexuelle. Dans la première phase de leur relation, elle rédigeait le traité *Le deuxième sexe* : dans le chapitre « L'amoureuse » de celui-ci on trouve une observation qu'on pourrait appliquer à elle-même : « Les grandes amoureuses sont le plus souvent des femmes qui n'ont pas usé leur cœur dans des amourettes juvéniles. » (Beauvoir 1949: II, 542) Ce qui l'unissait à Sartre, c'était plutôt une amitié intellectuelle (quoique très étroite) qu'une relation hétérosexuelle « normale » ; Seybert souligne que si dans un premier temps elle cherchait en Algren ce que Sartre ne savait pas lui donner, à la fin cette même différence entre les deux hommes la forçait à abandonner l'Américain. Étant donné que pour Beauvoir la réalisation d'une vie comme écrivaine et intellectuelle était plus importante qu'un bonheur traditionnel à côté d'un homme, elle se sentait obligée de refuser la demande en mariage d'Algren et de retourner en France chez Sartre. C'était moins une décision en faveur d'un homme qu'une décision en faveur d'une certaine manière de vivre, comme on peut le déduire de ce passage de *La force des choses* :

Même si Sartre n'avait pas existé, je ne me serais pas fixée à Chicago : ou si j'avais essayé, je n'aurais certainement pas supporté plus d'un ou deux ans un exil qui minait mes raisons et mes possibilités d'écrire. (Beauvoir 1963: I, 223)

Nathalie Debrauwere-Miller (Vanderbilt University ; Nashville, Tennessee, U.S.A.) parvient dans « **L'amour transi de Simone de Beauvoir** » à des résultats similaires quant à la nature de la relation beauvoirienne avec Algren ; mais elle enrichit l'analyse précédente par une série d'observations additionnelles et stimulantes. Elle aussi voit Beauvoir dans le rôle de l'«amoureuse» défini dans *Le deuxième sexe*, par exemple quand celle-ci écrit à Algren le 17 mars 1948 : « Depuis que je vous aime, j'ai perdu toute sagesse, je suis devenue aussi sotte qu'une autre. » (Beauvoir 1997: 192) Pour ne pas devoir renoncer à sa vie comme intellectuelle indépendante, Beauvoir propose à Algren un «pacte amoureux» comparable à celui scellé avec Sartre :

Dans l'ensemble j'estime que vous devriez vous sentir libre tant que vous ne trahissez pas notre amour [...]. Je sais parfaitement que vous pouvez coucher avec une femme, même une très jolie femme, même dans le nid de Wabansia, sans rien gâcher entre vous et moi. (Beauvoir 1997: 122)

Mais Algren rêve d'une relation traditionnelle, ce qui finalement s'avéra incompatible avec le besoin de liberté beauvoirien ; il lui écrit en décembre 1948 : « C'est mon désir de posséder, un jour, [...] un endroit pour y vivre, avec une femme à moi et même un enfant à moi. Ce n'est pas extraordinaire de souhaiter ces choses. » (Beauvoir 1997: 252) Bien que Beauvoir ait trouvé chez Algren la satisfaction sexuelle que Sartre était incapable de lui donner – Debrauwere-Miller cite une lettre d'août 1948, dans laquelle Beauvoir dit de Sartre : « Sexuellement, ce ne fut pas une parfaite réussite. [...] C'est un homme chaleureux, vivant, en tout sauf au lit. » (Beauvoir 1997: 220) – elle

préféra en fin de compte la brillance intellectuelle de Sartre à la virilité d'Algren. Pendant sa relation avec Algren, elle avait vécu dans un conflit permanent avec elle-même, un dilemme dont elle parle dans le chapitre « La femme indépendante » de *Le deuxième sexe* :

Il est demandé à la femme pour accomplir sa féminité de se faire objet et proie, c'est-à-dire de renoncer à ses revendications de sujet souverain. C'est ce conflit qui caractérise singulièrement la situation de la femme affranchie. Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler ; mais ce serait aussi une mutilation de répudier son sexe. (Beauvoir 1949: II, 590-591)

Déjà en 1948 elle avait souhaité à Algren qu'il puisse rencontrer un autre type de femme qu'elle-même, prête à vivre uniquement comme amoureuse : « Je peux très bien imaginer votre besoin d'avoir une femme toute à vous, vous le méritez, une femme qui n'abandonnerait pas sa propre destinée pour vous prendre comme mari. » (Beauvoir 1997: 257) Quant à elle, son projet de vie lui semblait plus important que l'amour : « Depuis mon enfance, écrire est mon souci essentiel, c'est à cela que j'ai consacré ma vie. » (Beauvoir 1997: 112) C'est à cause de cela que la relation entre Beauvoir et Algren était destinée dès le début à échouer, sans qu'aucun des deux n'en soit responsable.

Juana María González Moreno (Université « César Vallejo » ; Trujillo, Pérou) traite d'un événement biographique de toute autre nature, bien que nous en soyons informés aussi dans ce cas-ci par un récit beauvoirien : « *Une mort très douce. Une relecture à partir du paradigme de l'émotion* ». On sait que la mort évoquée dans le titre de cet ouvrage de 1964 est celle de sa mère, dont déjà Adeline Cauter nous avait parlé. Mais González Moreno s'intéresse moins à la relation entre mère et fille qu'au style de la narration beauvoirienne, qui trahit indirectement l'état psychologique de l'auteure. Elle examine comment Beauvoir raconte les sentiments des personnes concernées par cette agonie : sa mère, elle-même et sa sœur Hélène. (Les médecins ne comptent pas, car ils ne montrent pas de sentiments privés.) C'est qui est frappant, c'est que sa mère, pendant son séjour à l'hôpital, s'éloigne toujours plus du modèle de la bourgeoise bien sage et conformiste de la jeunesse de Simone ; maintenant sa mère s'exprime librement sans peur de choquer :

Maman a médité ; d'un air surpris et navré elle m'a dit : « Moi, je ne sais plus si j'aime personne. » [...] Aucun de ses mots les plus affectueux ne m'avait autant touchée que cette déclaration d'indifférence. Autrefois, les formules apprises, les gestes convenus éclipsaient ses vrais sentiments. J'en mesurais la chaleur au froid que laissait en elle leur absence. (Beauvoir 1964: 121-122)

Dans cette situation, la philosophie existentialiste beauvoirienne joue un rôle secondaire ; mais González Moreno souligne avec raison qu'*Une mort très*

douce est aussi un pamphlet contre la froide mentalité bureaucratique de certains médecins, qui risque de conduire à une « chosification » du malade.

Pierre-Louis Fort (Université Paris III / Sorbonne Nouvelle et Paris XII / Val de Marne, France) dans « **Le deuil à l'œuvre : La cérémonie des adieux** » analyse la manière qu'a Simone de Beauvoir d'assimiler par son écriture encore une autre mort, dans ce cas-ci celle de Sartre. Quand cet ouvrage parut en 1981, le public de l'époque réagit avec incompréhension et irritation, car Beauvoir y décrit sans ménagements la déchéance physique de Sartre pendant les dernières années de sa vie en n'omettant aucun détail répugnant. Mais Fort montre que *La cérémonie des adieux* n'est pas seulement marquée par un profond respect pour le décédé, mais représente aussi le nécessaire « travail de deuil » face à cette perte (selon la théorie de Sigmund Freud). Afin de pouvoir se séparer mentalement de la personne du défunt, le survivant doit être confronté avec la matérialité du cadavre, car c'est uniquement de cette façon qu'il peut prendre conscience de la signification et du caractère définitif de la mort ; et ceci était particulièrement important pour quelqu'un comme Beauvoir, qui ne croyait pas à la vie éternelle selon la doctrine chrétienne. Il semble que Beauvoir s'en soit doutée, quand à l'occasion de la mort de sa mère elle écrivit dans *Une mort très douce* : « Mais je me reproche d'avoir abandonné trop hâtivement son cadavre. Elle disait, et ma sœur aussi : « Un cadavre, ce n'est plus rien. » Cependant c'était sa chair, ses os et pendant quelque temps encore son visage. » (Beauvoir 1964: 139) Dans *La cérémonie des adieux*, elle réussit à raconter le passage de Sartre de l'état d'un défunt individuel à l'état d'un cadavre anonyme. Au début, elle parle de son compagnon encore de la même manière que durant sa vie ; elle ne sent aucune différence entre elle-même et lui, bien qu'il soit déjà mort : « À un moment, j'ai demandé qu'on me laisse seule avec Sartre, et j'ai voulu m'étendre près de lui. Une infirmière m'a arrêtée. » (Beauvoir 1981: 174) Un peu plus tard, elle mentionne « la dépouille de Sartre » et finalement, son corps est devenu pour elle interchangeable ; la distanciation a eu lieu : « Il était calme, comme tous les morts, et, comme la plupart d'entre eux, inexpressif. » (ibid.) Le lecteur de *La cérémonie des adieux* s'aperçoit néanmoins sur chaque page quelle importance le décédé avait eu pour l'auteure pendant des décennies ; l'immensité de la perte est évoquée déjà dans la préface, dans laquelle Beauvoir s'adresse directement à Sartre : « Voici le premier de mes livres – le seul sans doute – que vous n'aurez pas lu avant qu'il ne soit imprimé. » (Beauvoir 1981: 11)

Márcia de Almeida et **Jovita Maria Gerheim Noronha** (tous deux de l'Université Fédérale de Juiz de Fora, Brésil) dans « **Interfaces entre écriture de soi et essai chez Simone de Beauvoir** » mettent en évidence les liens entre les genres littéraires de l'autobiographie et du traité à l'intérieur de l'œuvre beauvoirienne. Ceci vaut d'un côté pour le thème du rôle de la

femme dans la société, sur lequel Beauvoir avait d'abord parlé de manière générale en 1949 dans *Le deuxième sexe*, pour ensuite raconter son propre procès d'émancipation dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* en 1958 ; et de l'autre côté pour le problème du « vieillir », mentionné d'abord comme expérience personnelle en 1960 dans *La force de l'âge* et en 1963 dans *La force des choses*, avant d'être traité à partir d'une perspective universelle dans *La vieillesse* en 1970. Tandis que dans le premier cas la précédente réflexion sociologique lui avait facilité l'analyse du typiquement féminin dans sa propre biographie, dans le second cas le niveau plus abstrait du traité l'a aidé à dominer son désespoir privé face à l'âge. À la fin de *La force des choses* on peut observer qu'elle en souffrait beaucoup :

La vieillesse : de loin on la prend pour une institution : mais ce sont des gens jeunes qui soudain se trouvent être vieux. Un jour, je me suis dit : « J'ai quarante ans ! » Quand je me suis réveillée de cet étonnement, j'en avais cinquante. La stupeur qui me saisit alors ne s'est pas dissipée. [...] Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à me planter devant la glace. A quarante ans, un jour, j'ai pensé : « Au fond du miroir la vieillesse guette ; et c'est fatal, elle m'aura. » Elle m'a. Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage. [...] Rien ne va plus. Je déteste mon image : au-dessus des yeux, la casquette, les poches en dessous, la face trop pleine, et cet air de tristesse autour de la bouche que donnent les rides. Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien, ni mal, elle a l'âge qu'elle a. Mais moi je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai pas. Elle m'infecte aussi le cœur. [...] Oui, le moment est arrivé de dire : jamais plus ! (Beauvoir 1963: II, 505-506)

Ce qui déplaisait à Beauvoir dans la vieillesse n'était pas seulement la perte de l'attractivité extérieure (cette dernière ne fut pas surestimée par elle), mais surtout la diminution de la possibilité de faire des projets pour le futur : ici, on touchait au cœur de sa philosophie existentialiste, philosophie selon laquelle elle avait ordonné sa vie.

Jeffner Allen (State University of New York, Binghamton ; U.S.A.) lance avec « **Dans les rouages étincelants du mythe toujours en mouvement : Dé-composer <Beauvoir>** » un appel à abattre l'image figée que la postérité s'est faite de Simone de Beauvoir, de mettre en question « une mémoire enveloppée dans la naphthaline », ce qui lui semble particulièrement opportun au moment du centenaire. Beauvoir a contribué elle-même à la formation d'un mythe autour de sa vie par la publication de ses écrits autobiographiques ; mais quand ses lettres et journaux ont été rendus publics après sa mort, ces matériaux jusqu'alors inédits ont permis la déconstruction posthume de ce mythe. Pour caractériser la routine paralysante de la critique beauvoirienne traditionnelle, Allen la compare aux tâches répétitives de la ménagère décrites dans le chapitre « La femme mariée » de *Le deuxième sexe* : « Laver, repasser, balayer, [...] c'est arrêtant la

mort refuser aussi la vie. » (Beauvoir 1949: II, 265) Au lieu de cela, Allen plaide pour « une commémoration qui échapperait aux « vertus » de la domesticité ». Selon elle, la critique actuelle doit se fixer pour but de « flétrir les rouages étincelants du mythe « Beauvoir » ». Afin de souligner qu'il faut une nouvelle manière de penser, elle termine sa contribution avec un passage lyrique, qu'on pourrait interpréter comme un échantillon d'« écriture féminine », conçu pour l'emporter sur le « phallogocentrisme », qui selon Derrida règne sur la culture occidentale.

Aspects philosophiques

Katherine Arens (University of Texas, Austin ; U.S.A.) s'occupe dans « **Pyrrhus et Cinéas : Un nouvel empire de l'écriture philosophique** » d'un des premiers témoignages de la vision du monde beauvoirienne. Cet essai de 1944 commence avec un dialogue entre Pyrrhus, ce général d'Épire qui entre 280 et 275 av. J.-C. combattait les Romains, et son envoyé Cinéas (deux personnages historiques, mentionnés déjà par Plutarque). Cinéas demande à Pyrrhus à quoi sert une vie composée d'une série interminable de campagnes militaires : « Pourquoi ne pas vous reposer tout de suite ? » (Beauvoir 1944: 201). Beauvoir choisit cette anecdote comme point de départ pour se poser des questions sur le sens de l'existence humaine : « Quelle est donc la mesure d'un homme ? Quels buts peut-il se proposer, et quels espoirs lui sont permis ? » (Beauvoir 1944 : 204) La réponse qu'elle donne est intéressante moins à cause de sa base philosophique – qu'elle emprunte en grande partie à Sartre – qu'à cause de sa présentation. Beauvoir n'a jamais hésité à admettre qu'elle n'avait pas l'ambition de fonder un nouveau système philosophique ; Arens cite des propos d'un entretien tenue avec elle en 1979 par Margaret A. Simons et Jessica Benjamin à ce sujet. Dans *Pyrrhus et Cinéas*, elle se réfère aussi déjà à Sartre et le reconnaît comme son maître à penser :

Comme J.-P. Sartre l'a montré dans *L'Être et le Néant*, l'être de l'homme n'est pas l'être figé des choses : l'homme a à être son être ; à chaque instant il cherche à se faire être, et c'est cela le projet. L'être humain existe sous forme de projets qui sont non projets vers la mort, mais projets vers des fins singulières. [...] Il faut qu'il se transcende, puisqu'il n'est pas, mais il faut aussi que sa transcendance se ressaisisse comme une plénitude, puisqu'il veut être : c'est dans l'objet fini qu'il fonde que l'homme trouvera un reflet figé de sa transcendance. (Beauvoir 1944: 256-257)

Ce qui par contre est remarquable et montre son indépendance intellectuelle, c'est la manière dont Beauvoir applique la pensée sartrienne à des problèmes concrets ou à certaines situations historiques (ce qu'elle fera aussi dans *Le deuxième sexe*). En 1944, dans *Pyrrhus et Cinéas*, cette application a

pour objet la situation politique en France pendant la guerre, vue de manière rétrospective, après la libération de Paris. Selon Arens, avec cette apologie de la résistance contre le régime de Vichy, Beauvoir voulait montrer l'utilité pratique de la philosophie existentialiste et défendre ainsi cette dernière contre les accusations des communistes (qui avaient reproché aux existentialistes français leur proximité avec le philosophe allemand Heidegger, ami déclaré du pouvoir fasciste). Dans le passage suivant, Beauvoir se réfère à l'automne 1940 quand, après la défaite militaire, avait commencé la collaboration française avec l'Allemagne d'Hitler ; elle critique l'indifférence de la population, qui n'était pas prête à s'engager comme une vision existentialiste du monde l'aurait demandé : « Mais qu'est-ce qu'il y a de changé ? » disait en septembre 1940 ce petit bourgeois sédentaire assis au milieu de ses meubles, « On mange toujours les mêmes beefsteaks. » Les changements n'existaient que dehors : en quoi le concernaient-ils ? » (Beauvoir 1944: 208) À la fin de la première partie de *Pyrrhus et Cinéas*, elle donne la réponse à ces interrogations du Français moyen : « Mais l'homme n'est pas seul au monde. » (Beauvoir 1944: 258) Personne n'a donc le droit de s'isoler et de penser uniquement à son propre bien-être ; l'homme se définit à travers ses relations avec les autres et doit assumer sa responsabilité dans la société.

Juliana B. de Albuquerque (Universidade Católica de Pernambuco, Brésil) analyse dans « *Tous les hommes sont mortels : Un essai au sujet de la dialectique de Maîtrise et Servitude* » le roman publié par Simone de Beauvoir en 1946 sur le fond de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel (1807) ; mais en considérant qu'elle consacre la majeure partie de son article à la pensée du philosophe allemand (qui effectivement comptait beaucoup pour Sartre et Beauvoir) et non à des questions littéraires, il fallait insérer sa contribution ici et non dans la section suivante. Albuquerque commence en expliquant que selon Hegel, chaque conscience a besoin d'une autre conscience pour parvenir à la reconnaissance d'elle-même ; mais dès qu'une des deux consciences s'estime plus importante que l'autre et détruit l'équilibre, une relation analogue à celle existant entre maître et esclave peut naître. Sartre avait parlé de cette situation en 1943 dans son « essai d'ontologie phénoménologique » *L'être et le néant*, que Beauvoir connaissait évidemment très bien :

Ainsi le « moment » que Hegel nomme l'être pour l'autre est un stade nécessaire du développement de la conscience de soi ; le chemin de l'intériorité passe par l'autre. Mais l'autre n'a d'intérêt pour moi que dans la mesure où il est un autre Moi, un Moi-objet pour Moi, et, inversement, dans la mesure où il reflète mon Moi, c'est-à-dire en tant que je suis objet pour lui. Par cette nécessité où je suis de n'être objet pour moi que là-bas, dans l'Autre, je dois obtenir de l'autre la reconnaissance de mon être. [...] Il m'apparaît et s'apparaît à lui-même comme

inessentiel. Il est l'Esclave et je suis le Maître : pour lui c'est moi qui suis l'essence. (Sartre 1943: 281-282)

La relation entre deux êtres humains (de n'importe quel sexe) devient harmonieuse et satisfaisante pour les deux côtés seulement si chacun peut occuper à tour de rôle la position du sujet qui se reflète dans l'autre ; mais afin que ceci soit possible, leurs consciences doivent jouir du même degré de liberté. Si deux hommes ne mènent pas le même type d'existence du point de vue philosophique, il devient impossible d'arriver à cet équilibre ; c'est le problème de Fosca, le personnage principal du roman beauvoirien, qui reste isolé parmi les autres :

L'immortalité de Fosca équivaut à une damnation pure et simple : aussi étrangère en définitive au monde humain qui l'entoure qu'un météorite chu des espaces sidéraux, elle est condamnée à ne jamais saisir la vérité de ce monde fini : l'absolu de toute conscience éphémère. (Beauvoir 1946: 8)

Albuquerque montre que dans *Le deuxième sexe* (publié trois ans après *Tous les hommes sont mortels*) Beauvoir se réfère explicitement à Sartre pour déclarer nécessaire la finitude de la vie humaine pour le fonctionnement de la conscience dans son état actuel :

Dans *L'Être et le Néant*, Sartre discute l'affirmation de Heidegger selon laquelle la réalité humaine est vouée à la mort du fait de sa finitude ; il établit qu'une existence finie et temporellement illimitée serait concevable ; néanmoins si la vie humaine n'était pas habitée par la mort, le rapport de l'homme au monde et à soi-même serait si profondément bouleversé que la définition « l'homme est mortel » se découvre comme tout autre chose qu'une vérité empirique : immortel, un existant ne serait plus ce que nous appelons un homme. (Beauvoir 1949: I, 42)

Karen Green et **Nicholas Roffey** (Monash University, Melbourne ; Australie) traitent dans « **Reconnaissance et le drame hégélien de la femme dans *Le deuxième sexe*** » également de la question des liens philosophiques entre Beauvoir et Sartre comme celle de la réception de Hegel chez les deux. En se situant par rapport à la discussion actuelle autour du degré d'indépendance intellectuelle de Simone de Beauvoir, Green et Roffey appellent à ne pas nier l'évidence de l'influence sartrienne sur Beauvoir : « Les interprétations qui tentent de couper les liens entre la pensée de Beauvoir et celle de Jean-Paul Sartre trahissent les principes centraux de sa philosophie de reconnaissance. » Mais selon eux il s'agit d'une relation dialectique, dans le cadre de laquelle Sartre a aussi appris certaines choses de sa compagne ; c'était elle qui en 1940 avait lu avant lui la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel et lui avait ensuite proposé dans une lettre de tenir compte des idées hégéliennes pour la construction de son propre système philosophique (ce que Sartre a fait). Si après 1943 Beauvoir cite de *L'être et le néant* des passages marqués par des axiomes du philosophe allemand, il ne

faut pas oublier que c'était elle qui avait présenté Hegel à Sartre. Quant au rôle que Hegel joue dans *Le deuxième sexe*, si d'un côté il est clair que la description de l'oppression de la femme par la conscience masculine est inspirée par la dichotomie hégélienne entre maître et esclave (cité expressément par Beauvoir), de l'autre côté – et ceci est souligné par Green et Roffey – la pensée de l'Allemand est modifiée par la Française : « Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, les femmes n'entrent pas dans la relation dialectique avec les hommes. » Une des différences majeures entre Hegel et Beauvoir consiste précisément en la conviction de cette dernière que la conscience féminine a la possibilité de s'émanciper et d'assumer les mêmes pouvoirs que les hommes ; mais selon Beauvoir, la femme atteindra cette égalité seulement dans le futur. Green et Roffey citent un passage de *Le deuxième sexe* qui illustre cette attitude beauvoirienne :

Entre le mâle et elle il n'y a jamais eu de combat ; la définition de Hegel s'applique singulièrement à elle. « L'autre [conscience] est la conscience dépendante pour laquelle la réalité essentielle est la vie animale, c'est-à-dire l'être donné par une entité autre. » Mais ce rapport se distingue du rapport d'oppression parce que la femme vise et reconnaît elle aussi les valeurs qui sont concrètement atteintes par les mâles. (Beauvoir 1949: I, 116)

Nous retrouvons une autre contribution qui vise à analyser les parallèles et divergences entre Hegel et Beauvoir avec « **Entre l'altérité absolue et la reconnaissance des différences : Aspects de l'autre chez Simone de Beauvoir** » de **Susanne Moser** (Université de Vienne, Autriche). Moser part de l'hypothèse qu'il existe trois degrés d'altérité : premièrement, une opposition fondamentale dans le cadre de laquelle l'autre est considéré comme forcément et durablement inférieur ; deuxièmement, une lutte entre deux sujets potentiellement égales pour le pouvoir ; troisièmement, une altérité comme équilibre harmonieux sous le signe de l'amitié. Pour caractériser le premier de ces trois stades, Beauvoir dans *Le deuxième sexe* ne se réclame pas seulement de Hegel – dont elle accepte l'axiome de la « fondamentale hostilité à l'égard de toute autre conscience » (Beauvoir 1949: I, 19) –, mais aussi des recherches ethnologiques de son contemporain Lévi-Strauss, qu'elle cite de la manière suivante : « La dualité, l'alternance, l'opposition et la symétrie, qu'elles se présentent sous des formes définies ou des formes floues, constituent [...] les données fondamentales et immédiates de la réalité sociale. » (ibid.) Quant au second stade, Moser observe que, dans la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, ce dernier peut avoir la chance de retourner la situation en sa faveur et prendre ainsi le pouvoir ; mais dans le passé, cette possibilité de se libérer a été réservée aux hommes :

Le privilège du Maître, dit-il, vient de ce qu'il affirme l'Esprit contre la Vie par le fait de risquer sa vie : mais en fait l'esclave vaincu a connu ce même risque ;

tandis que la femme est originellement un existant qui donne la Vie et ne risque pas sa vie ; entre le mâle et elle il n'y a jamais eu de combat. (Beauvoir 1949: I, 116)

La femme ne pourra entretenir des relations égalitaires avec l'homme que lorsqu'elle sera devenue sa concurrente dans la vie professionnelle ; Beauvoir laisse entendre sa sympathie pour une refondation marxiste de la société : « Tout socialisme, arrachant la femme à la famille, favorise sa libération. » (Beauvoir 1949: I, 194) C'est dans le troisième stade des rapports entre deux consciences que Beauvoir s'éloigne le plus de Hegel, car elle estime possible une solution pacifique de ce conflit, qui mènerait alors aussi à une réconciliation entre hommes et femmes :

Le drame peut être surmonté par la libre reconnaissance de chaque individu en l'autre, chacun posant à la fois soi et l'autre comme objet et comme sujet dans un mouvement réciproque. Mais l'amitié, la générosité, qui réalisent concrètement cette reconnaissance des libertés, ne sont pas des vertus faciles. (Beauvoir 1949: I, 240)

Eva D. Bahovec (Université de Ljubljana, Slovénie) signale dans « **Beauvoir et la psychanalyse** » des sources philosophiques de *Le deuxième sexe* qui jusqu'à aujourd'hui ont été négligées par la recherche en faveur de l'existentialisme et de la phénoménologie. Elle mentionne d'abord l'anthropologie structuraliste de Claude Lévi-Strauss ; Beauvoir adopte la conception dualiste de celui-ci, mais l'enrichit avec la terminologie de Heidegger pour décrire l'antagonisme entre les deux sexes dans la société humaine : « Même en songe la femme ne peut exterminer les mâles. Le lien qui l'unit à ses oppresseurs n'est comparable à aucun autre. [...] C'est au sein d'un *mitsein* originel que leur opposition s'est dessinée et elle ne l'a pas brisé. » (Beauvoir 1949: I, 22) Selon Bahovec, on tend également à sous-estimer l'importance que Jacques Lacan a eu pour Beauvoir : dans le chapitre « Enfance » de *Le deuxième sexe*, elle se réfère au fameux « stade du miroir », en nommant explicitement l'auteur de cette théorie dans une note de bas de page (Beauvoir 1949: II, 15). Quant à Sigmund Freud, le père de la psychanalyse, il faut reconnaître que sa théorie de la sexualité humaine porte l'empreinte unilatérale de la perspective masculine, ce qui est visible dans « l'envie du pénis » qu'il a cru pouvoir diagnostiquer chez les femmes (une idée androcentrique âprement critiquée par les féministes modernes ; cf. Lindhoff 2003: 58-59) ; mais l'étude de sa pensée a sans aucun doute apporté beaucoup à la réflexion beauvoirienne. Ceci peut être montré par exemple par un passage dans *Le deuxième sexe* où elle adopte la signification symbolique et identitaire du phallus dont Freud avait déjà parlé :

Le pénis est posé par le sujet comme soi-même et autre que soi-même ; la transcendance spécifique s'incarne en lui de manière saisissable et il est source de fierté ; parce que le phallus est séparé, l'homme peut intégrer à son individualité la vie qui le déborde. (Beauvoir 1949: I, 92)

Mais ce qui distingue Beauvoir de Freud, c'est qu'elle ne voit pas tellement l'existence humaine dominée par la libido comme le croyait le Viennois : « Il ne faut pas prendre la sexualité comme une donnée irréductible ; il y a chez l'existant une « recherche de l'être » plus originelle ; la sexualité n'est qu'un de ces aspects. » (Beauvoir 1949: I, 89)

Malgré cela, Beauvoir s'est occupée de cet aspect de la vie assez souvent et dans toutes les parties de son œuvre ; **Annik Houel** (Université Lyon 2, France) examine dans « **Deux bêtes nues qui s'affrontent** : **Sexualité féminine et/ou maternelle ?** » le chemin parcouru en passant par la perception traumatisante de la sexualité de ses parents par la petite Simone jusqu'à l'expérience gratifiante de l'amour physique avec Nelson Algren vécue par Beauvoir comme femme mature. Étant donné que le jeune enfant ne comprend pas encore l'érotisme des adultes, il aperçoit l'acte sexuel comme brutal et désagréable, comme Beauvoir l'explique dans *Le deuxième sexe* :

Comment passer de l'image de gens habillés et dignes, ces gens qui enseignent la décence, la réserve, la raison, à celle de deux bêtes nues qui s'affrontent ? [...] Souvent l'enfant refuse avec entêtement l'odieuse révélation : « Me parents ne font pas ça », déclare-t-il. [...] Mais malgré refus et fuites, le malaise et le doute s'insinuent au cœur de l'enfant ; il se produit un phénomène aussi douloureux que celui du sevrage : ce n'est plus qu'on détache l'enfant de la chair maternelle, mais autour de lui l'univers protecteur s'écroule. (Beauvoir 1949: II, 56)

Selon Beauvoir, la jeune fille en pleine puberté ne peut imaginer la pénétration masculine que comme un acte de violation ; Houel montre que Beauvoir adopte ici les théories de la freudienne Helen Deutsch (citée expressément dans *Le deuxième sexe*), qui avait une idée assez négative de la sexualité féminine. Pendant sa vie adulte, quand elle avait déjà réussi à s'émanciper, Beauvoir entretenait de rapports plutôt mauvais avec sa mère, ce qui d'après Houel était dû en partie à l'association de cette dernière avec la « scène primitive ». Ce fut seulement après la mort de sa mère que Beauvoir fut finalement capable de se libérer de son attitude hostile envers elle, comme témoignent certains passages d'*Une mort très douce* (Beauvoir 1964: 147). Par contre, dans le roman *Les mandarins*, qui contient un récit à peine chiffré de sa relation amoureuse avec Nelson Algren, Beauvoir évoque une sexualité saine et valorisante : « Son désir me transfigurait. Moi qui depuis si longtemps n'avais plus de goût, plus de forme, je possédais de nouveau des seins, un ventre, un sexe, une chair ; j'étais nourrissante comme le pain, odorante comme la terre. » (Beauvoir 1954: II, 39) Dans ces phrases, Beauvoir associe la reconquête de son érotisme féminin à l'image de la « terre-mère » ; Houel interprète ceci comme le « rappel d'un narcissisme premier », qui équivaldrait à un retour psychologique à l'union enfantine avec la mère.

Thomas Stauder (Université d'Erlangen-Nuremberg, Allemagne) s'occupe dans « **Simone de Beauvoir et les perversions du marquis. Une relecture de *Faut-il brûler Sade ?*** » de cet essai paru pour la première fois en 1951-52 dans *Les Temps modernes*, en ayant pour but de montrer que Beauvoir n'a pas suffisamment tenu compte du potentiel émancipatoire de l'œuvre sadienne. Le marquis était prêt à concéder aux femmes, dans le domaine de la sexualité principalement, les mêmes droits qu'aux hommes, ce qui signifia dans le cadre de ses fantasmagories pathologiques qu'elles pouvaient échanger le rôle de la victime contre celui du bourreau. Tandis que la vertueuse et sentimentale Justine se laisse dominer et exploiter comme objet par les hommes, la vicieuse Juliette grâce à sa froide intelligence peut exercer le pouvoir sur le sexe masculin et parvenir au statut d'un sujet autodéterminé. Dans *l'Histoire de Juliette*, la protagoniste est encouragée par sa maîtresse à penser, la perverse abbesse Delbène, à se révolter contre la société patriarcale :

Jeunes et délicieux objets de notre sexe, poursuivit Delbène avec chaleur, [...] de quel droit les hommes exigent-ils de vous tant de retenue, quand ils en ont si peu de leur côté ; ne voyez-vous pas bien que ce sont eux qui ont fait les lois. (Sade 1797: 255)

Sans se soucier de la doctrine de l'église, Delbène appelle à considérer la sexualité détachée de la procréation (Sade 1797: 240); et quand on n'oblige plus les femmes à devenir des mères, il faut leur permettre aussi l'avortement (Sade 1797: 241). On trouve des idées non moins révolutionnaires pour l'époque – dont la portée reste néanmoins limitée par l'étrange vision du monde sadienne – aussi dans *La Philosophie dans le boudoir* : dans cet ouvrage, le chevalier de Mirvel s'adresse de la manière suivante aux femmes :

Sexe charmant, vous serez libre ; vous jouirez comme les hommes de tous les plaisirs dont la nature vous fait un devoir ; vous ne vous contraindrez sur aucun, la plus divine partie de l'humanité doit-elle donc recevoir des fers de l'autre ? Ah ! brisez-les, la nature le veut ; n'ayez plus d'autres freins que celui de vos penchants, d'autres lois que vos seuls désirs. (Sade 1795: 136-137)

Ce qui déplaisait à Beauvoir dans l'idéologie de Sade, c'est qu'il avait pu concevoir une relation sexuelle seulement comme une domination unilatérale ; ceci contredisait l'idéal beauvoirien de l'amour comme équilibre harmonieux de deux consciences autonomes dont elle avait parlé en 1944 dans *Pyrrhus et Cinéas* : « Seule la liberté d'autrui est capable de nécessiter mon être. Mon besoin essentiel est donc d'avoir des hommes libres en face de moi. » (Beauvoir 1944: 289) On peut montrer en outre qu'elle et Sartre critiquaient Sade avec les mêmes arguments ; son compagnon avait écrit

dans *L'être et le néant* : « Le sadisme est en porte à faux car il [...] veut la non-réciprocité des rapports sexuels. » (Sartre 1943: 450)

À la différence de Juana María González Moreno, qui dans son analyse d'*Une mort très douce* s'était concentrée sur les sentiments de la famille de l'agonisante (ce qui justifiait son insertion dans la section biographique), **Graziella-Fotini Castellanou** (Université de Thessalonique, Grèce) s'intéresse dans « **Repenser la science à travers l'œuvre de Simone de Beauvoir : Une mort très douce** » à la dimension philosophique. Elle interprète le récit beauvoirien du séjour à hôpital et du décès de sa mère comme un pamphlet dirigé contre « une science qui efface l'être humain, qui le réduit à un objet d'expérience relevant du domaine des choses ». Être livré à la médecine peut signifier dans le pire des cas de perdre son identité, comme Castellanou le fait ressortir en se référant à Alain Touraine : « La science abolit l'espace de la subjectivité. Ainsi, l'homme perd son existence singulière. » La prolongation artificielle de la vie humaine, rendue possible par le progrès médical, conduit à l'abolition de la mortalité naturelle et aliène ainsi l'homme de la dimension temporelle de son existence, qui pourtant lui est indispensable (cf. le roman beauvoirien *Tous les hommes sont mortels*). Selon une constatation d'Edgar Morin – citée par Castellanou pour expliquer la pensée beauvoirienne –, le regard scientifique sur la vie humaine risque de négliger la dignité de l'individu. Dans *Une mort très douce*, le comportement arrogant des médecins, qui grâce à leur profession se sentent supérieurs à la patiente et ne montrent aucune compassion, produit une impression de froideur :

Le docteur J., le professeur B., le docteur T. : tirés à quatre épingles, lotionnés, bouchonnés, ils se penchaient de très haut sur cette vieille femme mal peignée, un peu hagarde ; des messieurs. Je reconnaissais cette futile importance ; celle des magistrats des Assises en face d'un accusé qui joue sa tête. (Beauvoir 1964: 29)

Bien que Simone de Beauvoir récuse cette présomption d'omnipotence de la médecine, contraire à l'autodétermination existentialiste, elle accepte finalement tous les traitements qu'on lui propose pour sa mère afin de soulager la souffrance de celle-ci, non sans remords après coup :

J'avais renié ma propre morale, vaincue par la morale sociale. « Non, m'avait dit Sartre, vous avez été vaincue par la technique : et c'était fatal. » En effet. On est pris dans un engrenage, impuissant devant le diagnostic des spécialistes, leurs prévisions, leurs décisions. Le malade est devenu leur propriété : allez donc le leur arracher ! (Beauvoir 1964: 80-81)

On peut donc lire *Une mort très douce* comme un plaidoyer pour une nouvelle éthique de la science, capable d'éviter la chosification de l'homme.

Claudine Monteil (Paris, France) commence son essai sur « *La vieillesse, l'autre scandale* » avec le souvenir de comment, en 1970, elle avait fait la

connaissance de Simone de Beauvoir – quand elle-même avait seulement vingt ans et était membre du Mouvement de Libération des Femmes – et de comment cette même année elle recevait de ses propres mains son nouveau livre, *La vieillesse*. Au moment où ce traité fut publié, l'âge était un thème tabou que les intellectuels français (mais aussi ceux d'autres sociétés occidentales) évitaient d'évoquer ; le but de Beauvoir était de « briser la conspiration du silence » (Beauvoir 1970: 8). Avec sa méthode pluridisciplinaire (historiographie, sociologie, ethnologie, etc.), sa structure monumentale (non moins de 600 pages dans l'édition la plus répandue) et son engagement politique, cette enquête est comparable à *Le deuxième sexe*. Pour Beauvoir, c'est la société qui définit le rôle des personnes âgées, exactement comme elle définit le rôle des femmes : « La vieillesse [...] n'est pas seulement un fait biologique, mais un fait culturel. » (Beauvoir 1970: 19) Tandis qu'en 1949 elle avait encore déclaré ne se pas sentir discriminée personnellement en tant que femme (et d'avoir donc composé *Le deuxième sexe* plus pour la libération des autres femmes que pour la sienne), maintenant elle n'hésite pas à se présenter comme concernée par le problème de la vieillesse. Avant 1970, elle avait déjà parlé dans certains de ses écrits autobiographiques (par exemple, dans *La force des choses*) de ses craintes de subir des restrictions dans son existence en vieillissant ; en outre, elle avait montré à travers certains de ses personnages de fiction (par exemple, Anne dans *Les mandarins*) que les femmes souffrent plus de ce processus que les hommes car, pour elles, il comporte la perte de la fertilité et donc d'une partie importante de leur sexualité. Alors que dans *Le deuxième sexe* elle avait encore disserté des femmes à la troisième personne, assumant ainsi la position d'une observatrice apparemment neutre, dans *La vieillesse* elle s'inclut dans le groupe des personnes âgées et choisit le « je » ou le « nous » pour en parler. Par un tour d'horizon historique s'étendant de l'Antiquité à travers le Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne, Beauvoir montre que les personnes âgées ont plus souvent été tournées en dérision à cause de leurs infirmités corporelles que respectées grâce à leur sagesse. Dans le domaine économique, les personnes âgées ont presque toujours vécu dans des conditions pires que celles du reste de la société, ce qui s'est encore aggravé avec l'industrialisation. Un autre facteur qui influence la qualité de vie des personnes âgées, c'est leur appartenance à une classe plus ou moins aisée ou indigente, un bourgeois ayant de meilleures chances de vieillir en bonne santé qu'un ouvrier manuel. Mais la majorité des personnes âgées souffrent surtout d'ennui, d'un manque d'activités utiles et gratifiantes : fidèle à sa philosophie existentialiste, Beauvoir leur recommande de continuer à se fixer des buts et d'encore concevoir des projets dirigés vers le futur. Comme en 1949, quand elle avait misé sur la société socialiste de l'avenir pour rendre possible une vraie égalité entre la femme et l'homme,

elle demande maintenant une profonde réforme de la structure sociale afin de changer le caractère de la vieillesse :

Exiger que les hommes restent des hommes pendant leur dernier âge impliquerait un radical bouleversement. Impossible d'obtenir ce résultat par quelques réformes limitées qui laisseraient le système intact : [...] tout est à reprendre, dès le départ. (Beauvoir 1970: 13)

Aspects littéraires

La série des contributions dans lesquelles prédomine l'aspect littéraire est inaugurée par Eric Levéel (Université de Stellenbosch, Afrique du Sud) avec « *Quand prime le spirituel : Beauvoir avant Beauvoir* ». Il plaide pour reconnaître l'importance de cette œuvre de jeunesse, rédigée entre 1935 et 1937 mais parue seulement en 1979 et souvent sous-estimée, pour comprendre les grands thèmes beauvoiriens. Sous ce titre sont réunies cinq nouvelles avec autant d'héroïnes, cinq jeunes femmes qui illustrent la tension – vécue aussi par l'auteure – entre les contraintes que la société impose à leur sexe et leur aspiration à une vie autodéterminée :

Je voulais communiquer ce qu'il y avait d'originel dans mon expérience. Pour y réussir, je savais que c'était vers la littérature que je devais m'orienter. [...] Je me limiterais aux choses, aux gens que je connaissais ; j'essaierais de rendre sensible une vérité que j'avais personnellement éprouvée ; elle ferait l'unité du livre. (Beauvoir 1960: 254-255)

Avec le personnage d'Anne, qui ne supporte pas les pressions de sa famille bourgeoise et qui en meurt, Beauvoir voulait commémorer son amie de jeunesse Zaza, tragiquement décédée selon des circonstances semblables. À côté d'Anne, on trouve dans cette nouvelle une amie appelée Chantal qui essaie de l'aider (comme Beauvoir l'avait fait avec Zaza) et qui à la fin pleure sa mort : « La tête de Chantal se courba davantage ; il pesait lourd contre son cœur, ce merveilleux fardeau [...]. « Anne chérie, je ne vous oublierai jamais », promet-elle avec ferveur. » (Beauvoir 1937: 192) Le meilleur autoportrait de l'auteure se retrouve cependant dans le personnage de Marguerite, au centre de la dernière des cinq nouvelles : dans *La force de l'âge*, Beauvoir remarqua à ce sujet : « Le livre se terminait sur une satire de ma jeunesse. Je prêtais à Marguerite mon enfance au cours Désir et la crise religieuse de mon adolescence. » (Beauvoir 1960: 258) Marguerite est la seule jeune femme dans ce recueil qui parvient à un certain degré d'indépendance en réussissant à se libérer des normes traditionnelles ; le personnage s'en rend compte à la fin de son récit homodiégétique :

J'ai voulu montrer seulement comment j'ai été amenée à essayer de regarder les choses en face, sans accepter d'oracles, de valeurs toutes faites ; il a fallu tout réinventer moi-même, c'était parfois déconcertant. (Beauvoir 1937: 249)

La poursuite de l'authenticité et le rejet de la mauvaise foi sont des éléments autobiographiques dans cette figure. Ce que Beauvoir a écrit d'elle-même dans *Tout compte fait* est valable pour le caractère de Marguerite dans *Quand prime le spirituel* :

Dissiper les mystifications, dire la vérité, c'est un des buts que j'ai le plus obstinément poursuivis à travers mes livres. Cet entêtement a ses racines dans mon enfance ; je haïssais ce que nous appelions ma sœur et moi la «bêtise». (Beauvoir 1972: 633)

L'essai de **Carolle Gagnon** (Université Laurentienne, Sudbury ; Canada) possède le titre le plus long de ce volume : « **L'intentionnalité dans *Les mandarins* : La mise en récit de la double énigme d'un monde qui a perdu son sens et de l'existence même de ce monde comme constitution de la conscience d'Anne Dubreuilh, survivante** ». On aurait aussi pu imaginer d'insérer cette contribution dans la section précédente ; mais dans l'ensemble Gagnon semble s'intéresser plus aux aspects littéraires de ce roman qu'à sa base philosophique (qu'elle commente néanmoins en détail). Gagnon montre que dans *Les mandarins* Beauvoir reflète sa propre conscience de « survivante » de la Seconde Guerre mondiale dans les consciences de la protagoniste et de la narratrice (qui ne sont pas identiques). La vie dans le présent est marquée par les expériences traumatisantes du passé : « Survivre, habiter de l'autre côté de sa vie : [...] on n'attend plus rien, on ne craint plus rien, et toutes les heures ressemblent à des souvenirs. » (Beauvoir 1954: I, 269) Afin d'expliquer cette simultanéité de deux plans temporels, Gagnon se sert de la phénoménologie d'Edmund Husserl, bien connue par Simone de Beauvoir : « Les vécus dont parle Husserl forment l'horizon d'originalité du moi. [...] Tous les vécus de l'arrière-plan adhèrent au moi en tant qu'ils appartiennent à un flux unique du vécu qui lui est propre. » À plusieurs endroits de *Les mandarins*, le passé surgit dans la conscience actuelle : « Toutes les vieilles peurs s'abattirent sur moi : celle du club Delisa, celle de Mérida, celle de Chichen-Itza, et d'autres encore que j'avais très vite étouffées. » (Beauvoir 1954: II, 244) Beauvoir avait déjà décrit une situation existentielle semblable dans son roman de résistance *Le sang des autres* ; Gagnon en cite des passages afin de prouver le parallèle entre Hélène et Anne : « Elle seule survivait par miracle, intacte, absurde au milieu de ce monde sans vie. Mais elle n'avait plus ni corps ni âme. Seulement cette voix qui dit : «Je ne suis plus moi.» » (Beauvoir 1945a: 264) Mais ce qui est plus prononcé dans *Les mandarins* que dans *Le sang des autres*, c'est selon Gagnon la « mise en récit de la conscience phénoménologique ». Le personnage principal Anne y reconsidère sans cesse son aperception de la

réalité : « Je suis là, Robert parle avec Henri, ce que pense Lewis, là-bas, en quoi ça me touche-t-il ? [...] J'essayais d'écouter, mais en vain ; je me disais : Mes bras sont froids. » (Beauvoir 1954: II, 377)

Annlaug Bjørnsnøs (Université de Trondheim, Norvège) est l'auteure de la première des deux contributions dans ce volume consacrées au roman avec lequel Simone de Beauvoir s'engageait dans une nouvelle direction artistique en 1966 : « **La morale réaliste de Simone de Beauvoir : Le cas des Belles images** ». Tandis que dans ses œuvres narratives à partir de *L'invitée* (1943) elle s'était presque toujours concentrée sur le milieu des intellectuels de gauche, avec lequel elle entretenait des liens personnels, cette fois-ci elle voulait dessiner le portrait d'une idéologie ressentie par elle-même comme répugnante : « évoquer cette société technocratique dont je me tiens le plus possible à distance » (Beauvoir 1972: 172). Le fait que le personnage principal, qui s'appelle Laurence, ne ressemble pas à Simone de Beauvoir (comme cela l'était d'accoutumé) ni ne soit conçue suffisamment sympathique pour faciliter l'identification, conduisait à l'irritation de nombreuses lectrices ; mais l'auteure du roman avait expressément cherché cette distance : « Personne, dans cette univers auquel je suis hostile, ne pouvait parler en mon nom ; cependant pour le donner à voir il me fallait prendre à son égard un certain recul. » (ibid.) Bjørnsnøs montre que Laurence vit une existence inauthentique dans un milieu dans lequel elle est mal à l'aise, malgré les commodités de la prospérité matérielle : « Qu'est-ce que les autres ont que je n'ai pas ? » (Beauvoir 1966: 7) Laurence doute de sa capacité de raisonner et de juger (elle « s'embrouille dans ses pensées » ; Beauvoir 1966: 95) et se sent aliénée au monde ; on pourrait donc la regarder comme une espèce de Meursault au féminin (d'autant plus que Beauvoir avait parlé de *L'étranger* de Camus déjà dans *Pyrrhus et Cinéas*) : « Le monde est partout ailleurs, et il n'y a pas moyen d'y entrer. » (Beauvoir 1966: 26) La perspective se transfère du niveau phénoménologique sur le niveau éthique, quand le lecteur constate que Laurence n'est pas touchée par la souffrance des autres, dont elle est informée par la télévision : « Il faut dire qu'on assiste à toutes ces catastrophes confortablement installé dans son décor familial. » (Beauvoir 1966: 147) Mais selon la philosophie existentialiste, l'individu est éthiquement responsable de sentir de la compassion pour les autres. Beauvoir écrit au début de *Pyrrhus et Cinéas* : « Le lien qui m'unit à l'autre, moi seul peux le créer ; on n'est le prochain de personne, on fait d'autrui un prochain en se faisant son prochain par un acte. » (Beauvoir 1944: 210-211). Avec l'aide de sa fille Catherine, Laurence parvient à une prise de conscience : quand celle-ci lui pose une question née de l'idéalisme de la jeunesse – « Toi, qu'est-ce que tu fais pour les gens malheureux ? » (Beauvoir 1966: 29) –, soudainement elle a des scrupules moraux. À la fin du roman, Laurence garantira qu'on ne forcera jamais Catherine à s'adapter aux

normes mensongères de la société bourgeoise : « Sur Catherine je ne céderai pas. Moi, c'est foutu, j'ai été eue, j'y suis, j'y reste. Mais elle, on ne la mutilera pas. » (Beauvoir 1966: 181) Une des qualités les plus précieuses de Simone de Beauvoir comme écrivaine consiste en son talent de présenter au lecteur des problèmes philosophiques sous une forme narrative. Dans son article *Littérature et métaphysique* de 1946 elle avait expliqué la différence entre ces deux manières d'approcher la réalité :

Tandis que le philosophe, l'essayiste livrent au lecteur une reconstruction intellectuelle de leur expérience, c'est cette expérience elle-même, telle qu'elle se présente avant toute élucidation, que le romancier prétend restituer sur un plan imaginaire. (Beauvoir 1948a: 72)

Sylvie Loignon (Université de Caen, France) interprète dans « **Sage comme une image** » le même roman beauvoirien de 1966, mais met l'accent sur d'autres détails ; ainsi il n'y a pas d'interférences indésirables entre les deux articles, qui tout au contraire se complètent très bien. Loignon montre que le monde des belles images évoqué dans le titre – l'univers des marchandises et de la publicité de la société de consommation – aliène les hommes de leurs propres existences : « L'image lisse et police le monde. L'image, mortifère et séductrice, est en tout point contre-nature. » Laurence est une victime de son éducation, effectuée sous le signe des apparences : « Elle a toujours été une image. Dominique y a veillé [...]. Petite fille impeccable, adolescente accomplie, parfaite jeune fille. » (Beauvoir 1966: 20-22) L'opulence de son train de vie a formé son caractère :

Quelle jolie image publicitaire, promettant – au profit d'un marchand de meubles, d'un chemisier, d'un fleuriste – la sécurité, le bonheur. [...] Chaque matin, en ouvrant ses volets, Laurence contemplait une superbe photographie sur papier glacé. (ibid.)

La conscience des hommes de ce milieu s'est adaptée à ce faux idéal ; l'individualisme – indispensable selon la philosophie existentialiste beauvoirienne – a été remplacé par l'uniformité, ce qui est souligné dans le roman par la répétition d'expressions identiques : « Dans un autre jardin, tout à fait différent, exactement pareil [...]. [...] Dans un autre salon, tout à fait différent, exactement pareil [...]. » (Beauvoir 1966: 9, 50) Le comportement humain est devenu pareil partout : « Discussion trop connue [...]. Est-ce qu'en cet instant, dans un autre coin de la galaxie, un autre Lucien, une autre Laurence disent les mêmes mots ? » (Beauvoir 1966: 32) Même les sentiments ont été dégradés à des automatismes, les hommes semblent des pantins grotesques : « Sourire mécanique : on dirait qu'elle tire sur les commissures des ses lèvres avec deux petites ficelles ; elle lâche les ficelles. » (Beauvoir 1966: 142) Laurence a perdu son âme individuelle, et cet état déplorable est illustré dans le roman par une série d'images poétiques : « Il

fait nuit en elle ; elle s'abandonne à la nuit. [...] Son corps est de pierre, elle voudrait hurler ; mais la pierre n'a pas de voix ; ni de larmes. » (Beauvoir 1966: 169, 176) Dans les catégories de l'existentialisme, il s'agit d'une chosification ; mais Laurence est au moins capable de reconnaître que sa fille n'est pas comme elle-même et qu'elle aura par conséquent la possibilité de s'auto-constituer comme sujet libre : « Ses yeux, ceux de Catherine : des visions différentes mais colorées, émouvantes ; et moi à côté d'eux, aveugle. » (Beauvoir 1966: 157)

Chantal Bertrand-Jennings (Université de Toronto, Canada) s'occupe dans « **Vers une éthique de l'authenticité : La femme rompue** » de trois nouvelles que Simone de Beauvoir publia en 1967 sous un titre commun. Dans chacun de ces trois textes, on trouve au centre une femme qui, avec un certain degré de mauvaise foi, lutte contre des circonstances adverses – à savoir, une relation conflictuelle ou menacée d'échec avec un partenaire masculin ou avec sa famille – et qui est dans la position d'une narratrice homodiégétique, parlant beaucoup de ses propres sentiments. Toutes ces femmes ont peur d'admettre leurs problèmes et, en conséquence, elles tendent à embellir ou à passer sous silence leurs vraies situations ; mais par leur langage ou en mentionnant entre parenthèses certains détails, elles se trahissent involontairement. Un des thèmes majeurs de la première nouvelle, *L'âge de discrétion*, est la menace de la vieillesse, évoquée au début par un symbole : « Ma montre est-elle arrêtée ? Non. Mais les aiguilles n'ont pas l'air de tourner. Ne pas les regarder. Penser à autre chose, à n'importe quoi. » (Beauvoir 1967: 9) L'auteure voudrait montrer que les femmes souffrent plus de ce processus que les hommes, car ce sont elles qui, à partir de la ménopause, entrent dans une autre phase de leurs vies en y perdant une partie de leurs attraits physiques, ce qui normalement n'est pas le cas chez les hommes du même âge. Il y a des femmes chez lesquelles on constate aussi à ce moment-là une diminution de la libido ; la protagoniste de *L'âge de discrétion* se trouve dans cette situation. Après avoir essayé de nier l'importance de la jouissance sexuelle, elle se voit finalement forcée à reconnaître que son désistement de toute activité sexuelle met en péril sa relation avec son mari :

La sexualité pour moi n'existe plus. J'appelais sérénité cette indifférence ; soudain je l'ai comprise autrement : c'est une infirmité, c'est la perte d'un sens ; elle me rend aveugle aux besoins, aux douleurs, aux joies de ceux qui le possèdent. Il me semble ne plus rien savoir de Philippe. (Beauvoir 1967: 27)

Ses doutes au sujet des présumées valeurs stables de son existence – elle a des problèmes non seulement dans le cadre de son mariage, mais aussi dans sa vie professionnelle et avec son fils adulte – se manifestent dans des troubles du langage : « Les mots se décomposaient dans ma tête : amour, entente, désaccord, c'étaient des bruits, dénués de sens. En avaient-ils jamais

eu ? » (Beauvoir 1967: 66) Malgré tout cela, la première nouvelle se termine sur un discret optimisme ; la protagoniste se confronte à sa vie avec plus d'authenticité qu'au début et espère vaincre la vieillesse ensemble avec son mari : « Nous nous aiderons à vivre cette dernière aventure. » (Beauvoir 1967: 84) *Monologue* est par contre celui des trois textes dans lequel la mauvaise foi de l'héroïne est la plus évidente ; dans *Tout compte fait*, Simone de Beauvoir décrit cette nouvelle de la manière suivante :

J'ai choisi un cas extrême : une femme qui se sait responsable du suicide de sa fille et que tout son entourage condamne. J'ai essayé de construire l'ensemble des sophismes, des vaticinations, des fuites par lesquels elle tente de se donner raison. Elle n'y parvient qu'en poussant jusqu'à la paraphrénie sa distorsion de la réalité. [...] Je voulais qu'à travers ce plaidoyer truqué le lecteur aperçut son vrai visage. (Beauvoir 1972: 176)

Par l'échec de la protagoniste de *Monologue*, Beauvoir déconstruit les mythes du mariage et de la maternité, dont beaucoup de femmes font dépendre trop exclusivement leur bonheur personnel. Bertrand-Jennings souligne qu'il existe des parallèles entre cette fiction et certaines réflexions dans *Le deuxième sexe*. La troisième nouvelle, *La femme rompue*, qui a donné son titre au recueil, raconte le destin d'une épouse qui est en train de perdre son mari au profit d'une amante plus jeune qu'elle, mais qui ne veut tout d'abord pas reconnaître la gravité de ce péril. Comme déjà dans *L'âge de discrétion*, cette fois-ci aussi les événements remettent en question les certitudes existentielles du personnage principal :

Je ne sais plus rien. Non seulement pas qui je suis mais comment il faudrait être. Le noir et le blanc se confondent, le monde est un magma et je n'ai plus de contours. Comment vivre sans croire à rien ni à moi-même ? (Beauvoir 1967: 251)

Selon Bertrand-Jennings, la protagoniste fait cependant l'expérience d'une transformation positive, de l'« en-soi » du début (symbolisé par un « village à des fins utilitaires » du 18^{ème} siècle) jusqu'au « pour-soi » de la fin (symbolisé par un bar bouillonnant dans le New York actuel). Ainsi *La femme rompue* se termine avec l'espoir de l'émancipation:

Une porte fermée, quelque chose qui guette derrière. Elle ne s'ouvrira pas si je ne bouge pas. Ne pas bouger ; jamais. Arrêter le temps et la vie.

Mais je sais que je bougerai. La porte s'ouvrira lentement et je verrai ce qu'il y a derrière la porte. C'est l'avenir. La porte de l'avenir va s'ouvrir. Lentement. Implacablement. Je suis sur le seuil. (Beauvoir 1967: 252)

Réception et actualité

La contribution de **Mojgan Mahdavi Zadeh** (Université d'Ispahan, Iran), « **La philosophie beauvoirienne et le féminisme en France** », est une

preuve éclatante du rayonnement de Simone de Beauvoir au-dehors de la culture de l'occident. Cet essai montre qu'aujourd'hui, même dans les sociétés islamiques il y a un grand intérêt pour la question de l'égalité des droits entre hommes et femmes. Mahdavi Zadeh commence par un aperçu historique du développement de l'émancipation en France : en passant par le Moyen Âge (Christine de Pisan) et la Renaissance (Marguerite de Navarre), elle parvient jusqu'à la Révolution Française et la fameuse *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* d'Olympe de Gouges ; du 19^{ème} siècle elle cite Flora Tristan, pour présenter finalement *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir comme point culminant de ces aspirations (sans passer sous silence les tendances plus récentes du féminisme ; elle mentionne Monique Wittig, Julia Kristeva et Hélène Cixous). Afin de montrer la naissance de l'engagement beauvoirien pour la liberté des femmes (une conséquence de son combat individuel pour l'épanouissement de sa personnalité), Mahdavi Zadeh cite quelques passages clé de *Le deuxième sexe* ; on discerne la philosophie existentialiste de l'auteure dans cette description d'une fille qui observe les travaux ménagers de sa mère et qui critique le manque de transcendance, l'absence d'un projet de vie :

L'enfant envisage l'avenir comme une ascension indéfinie vers on ne sait quel sommet. Soudain, dans la cuisine où la mère lave la vaisselle, la fillette comprend que depuis des années, chaque après-midi, à la même heure, ces mains ont plongé dans les eaux grasses, essuyé la porcelaine avec le torchon rugueux. Et jusqu'à la mort elles seront soumises à ces rites. Manger, dormir, nettoyer... [...] Chaque jour imite celui qui le précéda ; c'est un éternel présent inutile et sans espoir. (Beauvoir 1949: II, 264)

Une des meilleures possibilités pour la femme d'échapper à ce cercle vicieux était selon Beauvoir l'indépendance économique conquise par une activité professionnelle ; c'est ce qu'on lit dans *Le deuxième sexe* : « Dès qu'elle cesse d'être une parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule ; entre elle et l'univers il n'est plus besoin d'un médiateur masculin. » (Beauvoir 1949: II, 587) Bien que Mahdavi Zadeh soit d'accord avec Simone de Beauvoir sur le fait que le but suprême est l'autonomie des femmes, elle ne cache pas sa crainte qu'une mauvaise interprétation de l'idéal de l'émancipation pourrait conduire les femmes à négliger les valeurs familiales (y compris la maternité). Nous pouvons voir dans son témoignage une preuve que, dans une société conservatrice et patriarcale comme l'Iran actuel, les effets secondaires négatifs du féminisme sont enregistrés avec une attention particulière.

Abderhaman Messaoudi (Universités Paris IV et Paris VIII, France) part dans « **Le cas Beauvoir en philosophie. Réflexions sur un «retour»** » de la constatation que pendant les dernières années Simone de Beauvoir a été prise au sérieux comme philosophe par les intellectuels et universitaires français plus souvent que dans le passé. Longtemps, on avait accepté comme

philosophe uniquement l'austère penseur systématique, quelqu'un de l'envergure d'un Immanuel Kant. Si Sartre était à la hauteur de ces exigences, Beauvoir ne l'était certainement pas (car elle n'avait jamais écrit une œuvre monumentale comme *L'être et le néant*). Mais on sait aujourd'hui que Beauvoir avait un autre talent : celui d'illustrer des axiomes philosophiques par le moyen de la fiction, ou d'établir des liens entre une problématique universelle et une situation historique concrète (comme pour la question de la femme dans *Le deuxième sexe*). Depuis peu, on a commencé à apprécier à sa juste valeur ce procédé transversal. Messaoudi situe la redécouverte de la philosophie beauvoirienne dans le cadre du développement récent du féminisme en France, qui par sa critique des erreurs de stratégie comporta un retour aux pionnières du mouvement : en 2001, Elisabeth Badinter parla d'« un féminisme qui a fait fausse route » ; en 2002, Yvon Dallaire publia avec *Homme. Et fier de l'être* « un livre qui dénonce les préjugés contre les hommes et fait l'éloge de la masculinité » ; en 2004, Valérie Toranian vitupéra « un féminisme qui se caricature en discours anti-masculin » ; et en 2007, Alain Badiou déplora « un féminisme agressif et emprisonneur ». Dans cette nouvelle phase de la discussion sur le genre, la position modérée de Simone de Beauvoir fut revêtue d'une actualité inespérée ; Messaoudi cite des conversations beauvoiriennes avec Alice Schwarzer : « Certaines féministes nient qu'on puisse mener la même lutte qu'elles si on est étroitement liée à un homme : je ne suis pas de cet avis. » (Schwarzer: 8) La réception actuelle de la pensée beauvoirienne est favorisée aussi par la combinaison de féminisme et de métaphysique (discutée en 2004 par Jacques Nef et en 2005 par Sylviane Agacinski) et par la tendance à voir la lutte pour les droits des femmes de nouveau comme faisant partie intégrante de réformes sociales et politiques plus larges (ainsi en 2007 chez Danièle Sallenave).

Claudia Gather (I.U.T. économique de Berlin, Allemagne) examine dans « **Simone de Beauvoir: Une classique de la sociologie féministe allemande ?** » tout d'abord l'influence de l'œuvre majeure beauvoirienne *Le deuxième sexe* sur la réflexion autour du genre en Allemagne, surtout dans la sociologie ; ensuite, elle fait des propositions sur la manière dont la prise en considération de certaines idées beauvoiriennes pourrait stimuler l'actuelle recherche académique. De la traduction allemande de *Le deuxième sexe* avaient été vendues jusqu'à 1970 seulement 40 000 exemplaires ; dans l'intervalle relativement bref entre 1970 et 1976, ce nombre augmenta à 176 000 (pour atteindre en 2007, dans une Allemagne déjà unifiée, les 450 000 exemplaires). Gather explique la spectaculaire croissance de l'intérêt pour ce livre pendant la première moitié des années soixante-dix par l'apparition du Nouveau Mouvement des Femmes ; mais curieusement on trouve peu de références à Simone de Beauvoir dans les débats théoriques de cette époque. Un exemple de cette omission est le livre de 1977 *Wir werden nicht als*

Mädchen geboren, wir werden dazu gemacht d'Ursula Scheu, qui avec son titre fait allusion à une fameuse formule beauvoirienne, mais qui, sur le fond, ne tient pas cette promesse, car on y cherche en vain une référence sérieuse à *Le deuxième sexe*. Quant aux groupes de prise de conscience féministes de ces années-là, certes on y lisait cet ouvrage, mais seulement pour se retrouver personnellement dans les situations qui y sont décrites, et non comme point de départ à la création de nouvelles théories. Dans la sociologie allemande, on ne peut constater une vraie réception des idées beauvoriennes qu'à partir de 1992, quand Carol Hagemann-White publia dans le recueil *Traditionen Brüche* un essai fondamental sur l'existentialisme féministe de l'auteure de *Le deuxième sexe*. En 2000, Simone de Beauvoir fut présentée dans une autre anthologie allemande (appelée *Jahrhundertbücher*) comme théoricienne révolutionnaire, comparable à Freud ou Luhmann. Dans la dernière partie de sa contribution, Gather montre des points de contact entre la conception beauvoirienne du mythe dans *Le deuxième sexe* et certaines catégories du discours sociologique contemporain, soulignant ainsi l'actualité et la fécondité de la pensée beauvoirienne. On trouve par exemple une analogie entre le mythe de « l'éternel féminin » défini dans *Le deuxième sexe* comme invention masculine – qui prétend établir une fois pour toutes une hypothétique essence féminine, évidemment rejetée par Simone de Beauvoir – et le concept des « caractères sexuels » de Karin Hausen, avec une dichotomie uniforme entre « le masculin » et « le féminin ». En se réclamant de Beauvoir, Gather plaide au lieu de cela pour l'acceptation d'une pluralité de modèles pour les deux sexes.

Evelyne Cudel (Michigan State University, East Lansing ; U.S.A.) propose dans « **De son art à l'actualité de son éthique : Nouveaux espoirs pour *Les bouches inutiles*, unique expérience théâtrale de Simone de Beauvoir** » un plan pour une nouvelle mise en scène de cette pièce, présentée au public pour la première fois en 1945 et aujourd'hui presque oubliée. Basée sur un épisode historique qui s'était déroulée à Gênes au 14^{ème} siècle, et dont elle avait pris connaissance dans *l'Histoire des républiques italiennes du moyen âge* (1807-1809) de Jean Charles Léonard de Sismondi, avant de le transférer pour des raisons artistiques à Flandre, Beauvoir y posait la question éthique de savoir si une ville assiégée avait le droit de sacrifier les plus faibles de ses habitants (c'est-à-dire, les femmes, les vieux et les enfants) si cela était l'unique moyen de garantir sa survie. Les protagonistes de la pièce récuse finalement cette solution, à cause de leurs doutes moraux ; au lieu de survivre avec une mauvaise conscience, ils préfèrent essayer de rompre le siège. Ils tenteront dans une action concertée avec tous les autres habitants ou de vaincre ensemble ou de mourir sans exception :

LOUIS : Une mort librement choisie n'est pas un mal. Mais ces femmes et ces vieillards que vous jetterez au fossé, aucun choix ne leur est permis. Et vous leur

volerez leur mort avec leur vie. Nous ne ferons pas cela ! Que cette nuit, uni dans une seule volonté, un peuple libre affronte son destin. [...] JEAN-PIERRE : Pouvez-vous regarder en face cet avenir que vous avez construit sur le crime et la trahison ? Les uns rongés par le remords s'enfuiront de la ville ; les autres se consumeront dans la solitude et le silence. Nous aurons sacrifié notre chair, notre sang et il ne restera au milieu de la plaine qu'un sépulcre vide. Serez-vous satisfaits d'une pareille victoire ? [...] LOUIS : Que la joie soit en nous ! Nous luttons pour la liberté, c'est elle qui triomphe par notre libre sacrifice. Vivants ou morts, nous sommes les vainqueurs. (Beauvoir 1945b: 132-133, 134-135, 141)

Dans *La force de l'âge*, Simone de Beauvoir a pris ses distances par rapport à cette pièce, déplorant sa « morale abstraite » et son « didactisme » (Beauvoir 1960: 673) ; mais c'est exactement en raison de ces qualités que cette œuvre semble prédestinée à Cudel pour un transfert sur des dilemmes éthiques actuels. Un exemple d'un cas comparable à celui raconté dans la pièce beauvoirienne serait la ainsi nommée « grippe aviaire » : si cette infection virale potentiellement mortelle était un jour transmise des animaux à un grand nombre d'hommes, on n'aurait pas assez de vaccins et de capacités de traitement pour toutes les personnes concernées dans les sociétés occidentales. En France, on discute déjà sérieusement entre médecins et spécialistes d'éthique si dans le cas d'une pandémie on devrait sauver de préférence les personnes les plus « utiles » pour la société (sélectionnées selon leur âge et leur profession) et sacrifier tous les autres, « les bouches inutiles ». Une mise en scène innovatrice de cette pièce, avec la collaboration de plusieurs disciplines académiques, en profitant aussi des nouvelles possibilités techniques du théâtre et visant un public jeune et intelligent (qu'on trouverait dans les universités) pourrait nous aider à prendre une décision moralement responsable.

Bart van Leeuwen et Karen Vintges (Université d'Amsterdam, Pays-Bas) examinent dans « **L'existentialisme français d'un point de vue multi-culturel : Une politique de la différence dans les philosophies de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre** » également la possibilité d'appliquer la pensée beauvoirienne à un problème propre aux sociétés actuelles. En janvier 2008, pendant le colloque du centenaire organisé à Paris par Julia Kristeva, le nouveau « Prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes » fut attribué aux deux féministes Talisma Nasreen et Ayaan Hirsi Ali. Cette dernière, originaire de Somalie, avait été députée aux Pays-Bas et y avait soutenue une conception particulière de l'intégration des femmes musulmanes : selon elle, ces femmes peuvent être libérées uniquement si elles adoptent dans leur totalité les valeurs de la culture occidentale moderne ; elles doivent donc renier leurs identités antérieures. Van Leeuwen et Vintges soulignent qu'il y a aussi des féministes qui défendent une position plus modérée, selon laquelle l'émancipation peut être atteinte sans renoncer à la culture d'origine ; les deux auteurs voudraient éclaircir dans leur

contribution de quel côté – en faveur d'un idéal unitaire ou multiculturel – aurait penché Simone de Beauvoir : « Son concept de liberté n'autorise-t-il pas une multiplicité d'identités et des visions de la vie différentes? » À cause des nombreux rapports entre la philosophie beauvoirienne et celle de Sartre, ils tiennent compte aussi des écrits de son compagnon, surtout de ses *Réflexions sur la question juive* de 1946. Beauvoir et Sartre partagent le même regard sur les questions de la « race » et du sexe ; selon eux, les noirs et les juifs sont marginalisés et traités comme « absolument autres » dans certaines sociétés exactement comme c'est le cas pour les femmes dans les sociétés patriarcales. Mais tandis que Sartre était d'avis que les groupes opprimés doivent accepter comme situation (non comme facticité !) la place que la société leur a assignée, même s'ils luttent pour des réformes sociales, Beauvoir défendait toujours le concept de « l'appropriation critique », qui permet une existence authentique sous des conditions difficiles (valable pour les noirs aux États-Unis qu'elle avait pu observer pendant son séjour américain en 1947, comme pour les femmes). Quant à l'assimilation comme chemin vers l'émancipation (le type d'intégration soutenu par Hirsi Ali), ni Beauvoir ni Sartre n'étaient d'accord avec cette idée : la première observa à la fin de *Le deuxième sexe*, qu'« il demeurera toujours entre l'homme et la femme certaines différences » (Beauvoir 1949: II, 651), et le dernier attaqua les idéalistes qui niaient la marginalisation réelle des noirs et des juifs. Van Leeuwen et Vintges arrivent à la conclusion que Simone de Beauvoir n'était pas favorable à un unique modèle d'émancipation d'après l'exemple des démocraties occidentales (comme le prix donné en son nom à Hirsi Ali le laisse faussement supposer), mais qu'elle était ouverte à une multiplicité de féminismes avec des racines dans des cultures différentes.

Le dernier essai de ce livre porte le titre « **La « mort de Dieu » dans la pensée de Simone de Beauvoir et la religion « esthétique » dans le monde post-global** » ; son auteur est **Andrea Duranti** (Université de Cagliari, Italie). Lui aussi voudrait montrer l'actualité de certains idéologèmes beauvoiriens, surtout de sa laïcité ; afin d'expliquer la genèse de cette dernière, il faut d'abord retourner dans l'enfance et la jeunesse de la personne concernée. Simone de Beauvoir fut éduquée par sa mère et dans son école, l'« Institut Catholique Adeline Désir », selon la foi catholique traditionnelle, sans qu'elle en ait douté. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle se souvient qu'à cette époque-là Dieu lui donnait de la sécurité et lui ôtait la peur de la mort (Beauvoir 1958: 67-68). Mais progressivement elle commençait à se rendre compte de l'instrumentalisation sociale de la religion – « le patriotisme et le souci de l'ordre prévalaient sur la charité chrétienne » (Beauvoir 1958: 184) –, et après avoir perdu le respect devant son confesseur, un jour elle rejeta la foi :

« Je ne crois plus en Dieu », me dis-je, sans grand étonnement. C'était une évidence : si j'avais cru en lui, je n'aurais pas consenti de gaieté de cœur à l'offenser. J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité ce monde comptait pour rien ; il comptait, puisque je l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne faisait pas le poids : il fallait que son nom ne recouvrit plus qu'un mirage. (Beauvoir 1958: 190)

Étant donné que le père de Simone – à la différence de sa mère – n'avait jamais manifesté beaucoup de sympathie pour la religion, elle a maintenant l'impression de lui être plus proche et, en même temps, de s'être libérée d'une convention qui pèse sur les femmes plus que sur les hommes : « affranchie de mon enfance et de mon sexe » (Beauvoir 1958: 191). Duranti fait ressortir que la séparation de la foi était une condition indispensable pour la remise en question des relations de genre dans *Le deuxième sexe* ; la perte de l'espérance d'accéder à la vie éternelle, dans laquelle l'injustice de ce monde serait réparée, aurait également inspiré l'engagement politique beauvoirien. Au début du 21^{ème} siècle, il faut cependant constater que les fondamentalismes religieux reprennent du poil de la bête, avec des attentats terroristes comme celui du 11 septembre 2001 dirigé contre le World Trade Center de New York ; en Italie, l'église catholique a récupéré son influence sociale, ce qui lui donne la possibilité d'empêcher des réformes dans le domaine de la sexualité (avortement, insémination artificielle, mariage entre homosexuels, etc.). Dans ce cadre, on observe aussi dans l'éducation des enfants une tendance au « regendering », un retour aux rôles traditionnels des jeunes filles et des garçons, ce qui fut déploré en 2007 par Loredana Lipperini dans *Ancora dalla parte delle bambine*. Pour cette raison Duranti juge nécessaire de se rappeler aujourd'hui les idées émancipatrices et l'éthique laïque de Simone de Beauvoir, « pour faire triompher, après ce Moyen Âge néo-conservateur, le règne de la liberté ».

Bibliographie

- Simone de Beauvoir, *Quand prime le spirituel*, Paris 1979 (manuscrit complété en 1937).
- Simone de Beauvoir, *L'invitée*, Paris 2005 (première édition : Paris 1943).
- Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté suivi de Pyrrhus et Cinéas*, Paris 2003 (première édition de Pyrrhus et Cinéas : Paris 1944 ; première édition de *Pour une morale de l'ambiguïté* : Paris 1947).
- Simone de Beauvoir, *Le sang des autres*, Paris 2006 (première édition : Paris 1945) [=Beauvoir 1945a].
- Simone de Beauvoir, *Les bouches inutiles*, Paris 1945 [=Beauvoir 1945b].
- Simone de Beauvoir, *Tous les hommes sont mortels*, Paris 2003 (première édition : Paris 1946).
- Simone de Beauvoir, *L'existentialisme et la sagesse des nations*, Paris 2008 (première édition : Paris 1948 [=Beauvoir 1948a] ; contient « Littérature et métaphysique »,

- publié en revue déjà en 1946).
- Simone de Beauvoir, *L'Amérique au jour le jour*, Paris 1948 [=Beauvoir 1948b].
- Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris 2003 (première édition : Paris 1949).
- Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade ?*, Paris 1972 (première publication de l'essai qui donne son titre au recueil : 1951/52 dans la revue *Les Temps modernes*).
- Simone de Beauvoir, *Les mandarins*, Paris 2005 (première édition : Paris 1954).
- Simone de Beauvoir, *La longue marche. Essai sur la Chine*, Paris 1957.
- Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris 2005 (première édition : Paris 1958).
- Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris 2005 (première édition : Paris 1960).
- Simone de Beauvoir avec Gisèle Halimi, Djamila Boupacha, Paris 1962.
- Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris 2004 (première édition : Paris 1963).
- Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Paris 2005 (première édition : Paris 1964).
- Simone de Beauvoir, *Les belles images*, Paris 2004 (première édition : Paris 1966).
- Simone de Beauvoir, *La femme rompue*, Paris 2004 (première édition : Paris 1967).
- Simone de Beauvoir, *La vieillesse*, Paris 2008 (première édition : Paris 1970).
- Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris 2001 (première édition : Paris 1972).
- Simone de Beauvoir, *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre (août-septembre 1974)*, Paris 2003 (première édition : Paris 1981).
- Simone de Beauvoir, *Lettres à Sartre*, Paris 1990.
- Simone de Beauvoir, *Journal de guerre*, Paris 1990.
- Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique*, Paris 1997.
- Simone de Beauvoir / Jacques-Laurent Bost, *Correspondance croisée, 1937-1940*, Paris 2004.
- Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse, 1926-1930*, Paris 2008.
- Huguette Bouchardeau, *Simone de Beauvoir*, Paris 2007.
- Hannelore Bublitz, *Judith Butler zur Einführung*, Hamburg 2002.
- Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York 1999 (première édition : New York 1990).
- Judith Butler, *Giving an Account of Oneself*, New York 2005.
- Bernadette Costa-Prades, *Simone de Beauvoir*, Paris 2006.
- Ingrid Galster, *Beauvoir dans tous ses états*, Paris 2007.
- Ingeborg Gleichauf, *Sein wie keine andere. Simone de Beauvoir: Schriftstellerin und Philosophin*, München 2007.
- Dagmar von Hoff, *Performanz / Repräsentation*, in: Christina von Braun / Inge Stephan (dir.), *Gender@Wissen. Ein Handbuch der Gender-Theorien*, Köln 2005, 162-179.
- Michel Kail, *Simone de Beauvoir philosophe*, Paris 2006.
- Eveline Kilian, *Gender Studies und Queer Studies: Neuere Entwicklungen in der Literatur- und Kulturwissenschaft*, in: Ingrid Hotz-Davies / Schamma Schahadt (dir.), *Ins Wort gesetzt, in Bild gesetzt. Gender in Wissenschaft, Kunst und Literatur*, Bielefeld 2007, 79-98.
- Julia Kristeva / Pascale Fautrier / Pierre-Louis Fort / Anne Strasser (dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du Deuxième Sexe à La Cérémonie des adieux*, Lormont 2008.

- Renate Kroll (dir.), Metzler Lexikon Gender Studies / Geschlechterforschung, Stuttgart 2002.
- Sylvie Le Bon de Beauvoir / Jacques Deguy, Simone de Beauvoir. Écrire la liberté, Paris 2008.
- Lena Lindhoff, Einführung in die feministische Literaturtheorie, Stuttgart 2003.
- Jean-Luc Moreau, Simone de Beauvoir. Le goût d'une vie, Paris 2008.
- Monika Pelz, Simone de Beauvoir, Frankfurt/M. 2007.
- Franziska Rauchut, *Wie queer ist queer? Folgen der Fixierung eines notwendig unbestimmten Begriffs*, in: Sabine Lucia Müller / Sabine Schülting (dir.), *Geschlechter-Revisionen. Zur Zukunft von Feminismus und Gender Studies in den Kultur- und Literaturwissenschaften*, Königstein/Taunus 2006, 116-132.
- Doris Ruhe, *Contextualiser Le Deuxième sexe. Index raisonné des noms propres*, Frankfurt/M. 2006.
- Marquis de Sade, *La Philosophie dans le boudoir* (première édition : Paris 1795), in: *Œuvres*, édition établie par Michel Delon, avec la collaboration de Jean Deprun, Paris 1998, III, 1-178.
- Marquis de Sade, *Histoire de Juliette* (première édition : Paris 1797), in: *Œuvres*, édition établie par Michel Delon, avec la collaboration de Jean Deprun, Paris 1998, III, 179-1262.
- Danièle Sallenave, *Castor de guerre*, Paris 2008.
- Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, Paris 1984 (première édition : Paris 1943).
- Hans-Martin Schönherr-Mann, *Simone de Beauvoir und das andere Geschlecht*, München 2007.
- Alice Schwarzer, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*, Paris 1984 (édition originale en allemand : Reinbek bei Hamburg 1983).
- Thomas Stauder, *Simone de Beauvoir et ses héritières : Une comparaison entre L'invitée (1943) et Castillos de cartón (2004) de Almudena Grandes*, in: Kristeva / Fautrier / Fort / Strasser (dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir* (loc. cit.), 448-456.
- Thomas Stauder, *Les dernières publications autour de Simone de Beauvoir en France et en Allemagne*, = introduction au dossier *Le Centenaire de Simone de Beauvoir*, in: *Lendemain*, 4/2008, 7-18.
- Marianne Stjepanovic-Pauly, *Simone de Beauvoir. Une femme engagée*, Gilly 2007.